

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

SEPTEMBRE 1896

{ ADMINISTRATION:
{ 23 RUE ST. NICOLAS.

SOMMAIRE

"LE SAGUENAY," (<i>Bibliographie</i>), <i>Mme Dandurand.</i>	CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, * * *
HYPOTHÈSE DU CATACLYSME, * * *	LA PAGE DES ENFANTS, <i>Jacques Avril.</i>
NOTES D'UN MONDAIN, <i>Muscadin.</i>	ORIGINE DES VILLES FRANÇAISES, . <i>Anthyme Saint-Paul.</i>
ICI ET LÀ, * * *	" NOS FAUTES," * * *
BERGER SANS BERGÈRE, <i>Musique</i> , * * *	LA CORRESPONDANCE, <i>Baronne Staffe.</i>
UNE ÈRE NOUVELLE, <i>Mme Dandurand.</i>	MÈRE DES DOULEURS, <i>Suite</i> . . . <i>Camille Lemonnier.</i>

Le Saguenay

OUVRAGE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF PAR M. ARTHUR BUIES.

Voilà une partie de notre rêve réalisée quant à ce qui concerne l'histoire et la légende du sol canadien.

M. Arthur Buiès vient de compléter ses ouvrages topographiques sur les régions septentrionales de notre immense province par un fort volume intitulé : LE SAGUENAY ET LE BASSIN DU LAC ST. JEAN.

Les découvertes, les explorations, les établissements les plus anciens y sont consignés avec le résultat des travaux géologiques qui ont été exécutés dans ces pays du *Grand Nord*, où la nature est à la fois terrible, superbe et féconde.

Le beau de la chose, ce qui rend ce volume *documenté* aussi attrayant que pratique, c'est que les détails techniques, c'est que le positivisme de la statistique et des dates, y sont rehaussés par un souffle poétique.

Les origines mystérieuses et tragiques de cet incomparable Saguenay par exemple, les hypothèses fantastiques auxquelles elles donnent lieu ne pouvaient trouver de meilleur interprète.

Les froides dissertations de la science semblent injustes envers un pareil spectacle. Il devrait être défendu d'évoquer la majesté d'une telle nature sans employer les termes du respect et de l'admiration.

Cette fois nos scrupules sont bien servis. C'est le premier de nos prosateurs, lequel se trouve avoir le tempérament enthousiaste et, vibrant d'un poète, qui nous dit toute la vérité sur la plus belle portion de notre pays et qui nous la dépeint avec son âme.

Je vais — ce qui vaut mieux que des affirmations — citer un chapitre du livre remarquable dont nous signalons aujourd'hui l'apparition.

Formulons encore un souhait : Que chaque région de notre vaste et magnifique patrie trouve comme celle du Nord Québécois, son historien philosophe, sensible et instruit !

L'origine relativement récente du Canada, et les vestiges encore persistants des événements de son histoire la plus ancienne, favorisent les recherches et facilitent les moyens de reconstituer les *Annales Nationales*.

Voilà une vaste carrière ouverte à l'initiative d'un gouvernement qui veut le progrès de la science et des arts en ce pays.

Quelle gloire ce serait pour un ministère d'avoir suscité le Tite-Live et le Tacite canadiens.

Mme Dandurand.

Hypothèse du Cataclysme

EXPOSITION DE LA THÉORIE DE CE CATACLYSME AUQUEL REMONTERAIT L'EXISTENCE DE LA RIVIÈRE SAGUENAY.

I

La rivière Saguenay est un gouffre subitement taillé en plein granit, blessure effroyable portée d'un seul coup au sein d'énormes entassements de montagnes, et qui a conservé toute son horreur primitive, qui est restée béante depuis des milliers d'années, comme l'attestent l'étonnante physionomie de son sol, l'image de bouleversements répétés, les épaisseurs profondes d'alluvion, de terre végétale, jetées comme au hasard, en énormes amas, soulevées comme le sein de l'océan dans la tempête, puis s'affaissant dans des ravins de deux à trois cents pieds de profondeur, tout cela à la fois, brusquement, sans cause explicable, si ce n'est par un épouvantable choc dans les entrailles de la terre et par le déchaînement des éléments qui en fut la suite.

Comment se rendre compte de l'existence de cette rivière qui coule, non pas sur le flanc des montagnes, ni dans une vallée, comme font toutes les rivières dont le cours est normal, dont le lit s'est creusé lentement, d'après les lois régulières, mais qui se précipite violemment à travers les montagnes entr'ouvertes, et dont la profondeur atteint parfois jusqu'à près de mille pieds? D'où viendrait d'autre part cet énorme volume d'eau? Serait-ce des nombreuses rivières qui coulent dans le Saguenay ou dans le lac Saint-Jean? Mais aucune de ces rivières n'est navigable autrement qu'en canot, si l'on en excepte les plus grandes d'entre elles, comme la Chamouchouane, la Mistassini et la Péribonca qui, elles-mêmes, n'ont jamais plus de huit à dix pieds d'eau, et encore n'est-ce que sur une très petite partie de leur embouchure! Serait-ce le lac Saint-Jean qui apporterait ce contingent prodigieux aux eaux du Saguenay? Mais le pauvre lac, quoiqu'il reçoive des rivières venues de toutes les directions, n'a nulle part plus de quatre-vingt pieds de profondeur, et, du reste, il ne s'écoule que faiblement dans le Saguenay par les deux issues que nous avons mentionnées bien des fois déjà, la grande et la petite Décharge. En outre, le Saguenay lui-même n'a

aucune profondeur jusqu'à une douzaine de lieues de la sortie du lac; il ne consiste qu'en une succession de rapides et de cascades, jusqu'à l'endroit où la marée se fait sentir. Pourquoi ce peu de profondeur dans cette partie de son cours, et puis tout à coup cet abîme de vingt-cinq lieues de long où la sonde n'atteint parfois le fond qu'à mille pieds sous la surface? Pourquoi, dirons-nous encore, ces rapides et leur arrêt subit à Terre-Rompue? Pourquoi, de l'autre côté de la presqu'île de Chicoutimi, trouve-t-on cet étrange lac Kenogami, tout à fait enclavé dans les montagnes, et dont l'épaisseur d'eau égale celle de la rivière elle-même? Pourquoi, partout où l'on voit des rochers ou des chaînons dans le bassin du lac, ces rochers ou ces chaînons sont-ils presque partout presque invariablement arrondis, polis à leur surface, comme par un lèchement persistant, continu des vagues? Pourquoi ces bizarres méandres, ces gorges innombrables creusées en serpentant au milieu des amas d'alluvion et de terre végétale? Pourquoi ces rocs, ces nombreux cailloux absolument isolés, entièrement détachés du sol, que l'on aperçoit tout à coup en plein champ ou le long de quelque rivière au rivage apparemment paisible, et dont la formation est étrangère à celle de ces rocs? Pourquoi partout ce bouleversement, cette nature tourmentée, ces escarpements, puis ces effondrements, ces soulèvements et ces gouffres, cet orage terrible des éléments qui semble avoir été arrêté dans son cours et pétrifié sur place? Pourquoi ce phénomène, en tant d'endroits répété, qui proteste contre l'œuvre patiente de la nature, contre son action régulière et naturelle? Ah! assez de questions, assez d'interrogations dressées devant le vaste problème que nous avons sous les yeux; sachons y plonger nos regards sans plus longtemps le redouter, sans une confiance trop grande dans la perspicacité de l'esprit qui distingue les causes dans les effets et se les explique, mais aussi sans aucune crainte puérile, avec la détermination de découvrir les secrets de la

nature, et de les révéler en les démontrant victorieusement, dès que nous croirons suffisamment les tenir.

* * *

Ce que nous voyons aujourd'hui du lac Saint-Jean, cette petite mer intérieure de douze lieues de long sur neuf de large, presque ronde, qui ressemble, avec ses rivières, à un vaste crabe étendant ses pattes dans toutes les directions, n'est rien qu'une miniature de ce qu'il était jadis. Ah! jadis.....nous voulons dire il y a des milliers et des milliers d'années, c'était pour le Lac les beaux jours! Alors, il était grand, profond, superbe, et les tempêtes devaient le faire mugir avec fracas sur la ceinture de montagnes qui lui servaient de rivage et lui faisaient un cadre de quatre-vingt-dix lieues de circonférence. Alors, il avait aussi lui ses abîmes, il couvrait des chaînons élevés; ses eaux renfermaient l'épais tribut d'alluvion lentement apporté par les âges, et uniformément déposé sur son lit que rien ne troublait dans les profondeurs où il était étendu. Les rivières qui accourent à lui de tous côtés, celles du nord beaucoup plus considérables que celles du sud, parce qu'elles partent de plus loin, et qui aujourd'hui tombent dans le Lac après une succession de rapides et de chutes, n'étaient comparativement alors que de petits cours d'eau arrivant tranquillement de la hauteur des terres et plongeant avec modestie dans le vaste corps du Lac, comme des tributaires dociles, depuis longtemps rompus au joug, et satisfaits. Soudain la terre s'entr'ouvrit avec fracas, depuis l'endroit où est l'embouchure de la rivière Saguenay jusqu'aux rivages actuels du lac Saint-Jean; les montagnes se fendirent sous l'action de quelque terrible force intérieure, et toute cette mer de 90 lieues de tour se précipita dans la fissure béante. Les montagnes qu'elle tenait ensevelies sous ses eaux découvrirent leur tête baignée de vagues éperdues.... et alors, de ces sommets subitement éclos dans l'espace les torrents jaillirent. Ils s'élançèrent affolés, au milieu des précipices ou sur les cimes les plus altières, ne sachant ni où ni comment se frayer un passage, courant dans les ravins, puis tout à coup bondissant sur quelque gigantesque écueil, allant comme une force aveugle, lançant

devant eux d'énormes masses d'argile, de sable, de détritux végétaux qui s'attachèrent aux flancs des monts et qui remplirent les gorges béantes. Ils voulurent combler l'abîme étrange, mystérieux, profond, qui s'était entr'ouvert soudainement devant eux; ils y jetèrent les matières en décomposition que les siècles avaient amassées dans leur sein. Quand ils rencontrèrent des obstacles invincibles, ils rebroussèrent chemin, se cherchant un lit plus facile, pendant qu'au loin les vallées émues et frémissantes retentissaient des échos de leur course furieuse.

Longtemps, pendant des siècles, ils s'épuisèrent sur des chaînons compactes qui leur barraient le passage; ils les inondèrent de leurs flots irrités, enlevant leurs crêtes qu'ils jetaient ensuite en éclats cent pas plus loin, ou bien les aplanissant, les arrondissant sous le roulis de leurs vagues, les léchant jusqu'à ce qu'elles fussent dépouillées du dernier arbrisseau, de la dernière tige arrêtée dans leurs crevasses ou attachée à leurs flancs; puis, chargés de tous ces débris, ils allèrent les précipiter dans les vastes anfractuosités des montagnes, dans toutes les profondeurs restées à découvert, semant ainsi partout au hasard les trésors de leur maternité féconde.

Quand le Lac se vit, lui, de grande mer intérieure qu'il était naguère, qu'il était il y avait à peine quelques heures, couvrant d'orgueilleuses cimes, plongeant dans d'insondables abîmes, réduit à n'être plus pour ainsi dire qu'un étang en présence de ces énormes rivières qui, la veille encore, venaient lui demander humblement un asile dans son sein, et qui, maintenant, se précipitaient sur lui comme pour l'accabler de sa déchéance, il essaya une dernière colère de géant, il ramassa ce qu'il lui restait de vagues, se souleva sur son lit mouvant, tremblant encore de tant de chocs formidables, et il voulut s'élançer à son tour à l'encontre de ces torrents improvisés qui ne savaient même pas leur course ni dans quel lit ils pourraient courir le lendemain.

Mais, impuissant, vaincu d'avance ayant à lutter non seulement contre les torrents déchaînés qui tombaient en avalanches de sommets en sommets, remplissant l'espace du tonnerre de mille chutes escaladées et franchies presque à la fois, mais encore contre les chaînes de rochers qui,

maintenant libres, se dressaient en maint endroit devant lui, contre les immenses barrières de sable qui s'entassaient les unes sur les autres à l'embouchure des grands cours d'eau sans cesse occupés de grossir et de multiplier les obstacles, il retomba..., comme un fauve épuisé, sur le lit d'argile où il allait désormais s'ensevelir dans le morne repos des siècles. Longtemps il sommeilla sur cette tombe mouvante que lui firent les vagues de sable et d'alluvion tous les ans renouvelées, jusqu'au jour où des races d'hommes inconnus, hôtes errants des grands bois, vinrent sillonner son dos sur de frêles esquifs et le parcoururent en tout sens, à la poursuite silencieuse du gibier et des animaux à chaude fourrure dont pullulaient alors les forêts avoisinantes..... Ah ! qu'on nous pardonne cette indigne esquisse de ce qu'aucune plume humaine ne saurait décrire. Nous avons parcouru les rivages, les coteaux et les vallées formés lentement par les âges, à la suite de ce hoquet formidable du globe qui rejeta subitement à sa surface tant de matières entassées dans son sein ; nous avons vu le grand cataclysme écrit d'une main frémissante, en caractères qu'aucun œil humain ne saurait méconnaître ; nous l'avons vu comme un grand livre ouvert d'où l'évidence jaillit avec impétuosité, et notre esprit, agité de puissantes émotions, s'est laissé emporté à vouloir peindre cette heure terrible où la nature entière sembla s'abîmer dans le chaos. Qu'on nous pardonne cette audace puérile qui a cependant une excuse ; c'est que nous aimons tant notre sujet que nous ne mesurons pas nos tentatives aux forces qu'il exige ni à la grandeur qu'il renferme, et que nous faisons de notre mieux, content de voir notre faiblesse même servir à le rehausser encore et à le faire valoir davantage.

II

Le lac Saint-Jean s'étendait jadis à l'est jusqu'aux montagnes qui bordent la rivière Sainte-Marguerite et qui sont les plus hautes de toute la région du Saguenay. Au nord il baignait une autre chaîne de montagnes, relativement basses, qui se trouve à environ quarante milles au-delà du rivage actuel. Il en était de même à l'ouest ; mais néanmoins, l'ancien rivage du sud était beaucoup moins éloigné que les autres, parce que la chaîne

de montagnes de ce côté est bien plus rapprochée des bords du lac moderne que celle du nord, et elle est en outre plus élevée, double raison pour que l'ancien lac s'étendit moins loin vers le sud. La crevasse qui a ouvert les montagnes du Saguenay s'est faite à partir de Tadoussac, où la profondeur de la rivière atteint mille pieds, et s'est continuée avec quelques variations jusqu'à la baie Ha ! Ha ! où elle s'est bifurquée et est devenue une double crevasse dans laquelle plonge aujourd'hui le Saguenay d'un côté, et le lac Kenogami de l'autre.

Quel changement soudain dans la géographie physique de ce pays ! Alors, la rivière Sainte-Marguerite, qui débouche dans le Saguenay et descend de l'ouest, partait au contraire du lac et se jetait dans le Saint-Laurent. C'est elle qui apportait à Tadoussac et qui y déposait les épais amas de sable qui s'y trouvent. Violamment ramenée en arrière, elle laissa là ses dépôts et prit un autre cours, celui qu'elle a continué de suivre jusqu'à nos jours. La baie Ha ! Ha !, où Grande-Baie, n'existait pas avant le cataclysme, parce que le lac couvrait alors toute cette région et se terminait au sud et au sud-est par deux larges baies dont on pourrait indiquer à peu près l'emplacement sur la carte, et qui sont aujourd'hui des plateaux couverts d'épaisse alluvion ; on pourrait déterminer approximativement l'existence et l'étendue primitives de ces baies par la nature et la configuration du sol.

* * *

A l'heure du cataclysme, toute l'eau, qui baignait cette région maintenant à sec, forma, en s'engouffrant dans la crevasse de mille pieds de profondeur, tout à coup entr'ouverte, un énorme torrent d'environ vingt milles de largeur sur une profondeur de cinq cents pieds, lequel entraîna avec lui une énorme quantité d'alluvion et d'argile qu'il déposa au hasard partout où il ne trouva pas d'obstacles. C'est ainsi qu'il remplit tout l'espace compris entre la baie Ha ! Ha ! et le lac Kenogami, parce qu'il n'y avait là que de la terre ; cependant il y est resté çà et là quelques petits lacs. Cela explique comment la baie Ha ! Ha ! se trouve soudainement interrompue ; la crevasse en cet endroit a été bouchée par les éboulis, et les

matières qui étaient apportées pêle-mêle ont été plus tard nivelées par les grands courants qui venaient de la partie supérieure.

Tout le monde sait que le nom de Ha! Ha! donné à cette baie vient de la surprise du voyageur à la vue de ce détour subit du Saguenay se terminant en un bassin profond, par endroits, de huit à neuf cents pieds, et qui n'a aucune issue. Et pourquoi pas d'issue? C'est que la Grande-Baie n'est pas du tout un bras du Saguenay qui s'en détourne brusquement; c'est, comme nous l'avons dit, le commencement d'une autre crevasse qui s'est faite depuis le cap à l'Ouest jusqu'au lac Saint-Jean. Cette crevasse, remplie par les torrents dans l'espace compris entre le fond de la baie et le lac Kenogami, est restée libre depuis le fond de la baie jusqu'à la rivière, parce que ses flancs étaient protégés par de hautes montagnes, et surtout par le cap à l'Ouest, énorme rocher qui a divisé les eaux.

Maintenant, regardons cet espace qui s'étend de la Grande-Baie jusqu'à Chicoutimi, sur une largeur variant entre douze et quinze milles. Il est d'une extrême fertilité, et la cime des rochers qui l'intersectent en divers endroits y est polie comme l'ivoire. On le comprend bien, les torrents les ont léchés pendant un temps qui se compte par centaines de siècles, tout en déposant d'énormes quantités d'alluvion. Cette alluvion, entassée en désordre, creusée par de petits cours d'eau qui s'échappaient des torrents et qui s'enfonçaient jusqu'à des profondeurs de deux à trois cents pieds pour se frayer un passage, forme le sol le plus onduleux qui se puisse concevoir, et voilà pourquoi il y a tant de côtes abruptes et rapides dans cette partie du Saguenay. Que disons-nous?..... dans cette partie! Il en est de même partout entre la Grande-Baie ou Chicoutimi et le lac Saint-Jean, parce que partout la raison en est la même, partout le sol n'est qu'un amas d'alluvion, de sable et d'argile apporté par les torrents, et dont l'épaisseur seulement varie suivant des circonstances locales.

Il faut voir par exemple le cours de la Belle-Rivière, entre le lac Kenogami et la paroisse de Saint-Gédéon, sur le bord du Lac, pour se former quelque idée du travail fait par les eaux lors du grand cataclysme. Rien de plus sinueux ni de

plus difficile à suivre que le cours de cette rivière serpentant parmi les mamelons de terre alluviale qui se dressent de tous côtés, à des hauteurs diverses. La Belle-Rivière ne savait pas où aller. Prise à l'improviste au milieu des monceaux de terre balayés et jetés au hasard par les torrents, elle se débattit au milieu d'eux, creusa un jour un lit, le changea le lendemain, revint sur elle-même, aperçut une issue, s'y enfonça, puis fut arrêtée net par quelque amoncellement de rochers,..... alors elle essaya de passer dessus; impossible. Elle dut encore rebrousser chemin, recommencer, faire de nouveaux détours, et, enfin, elle finit par se caser tant bien que mal, comme un serpent exténué qui n'a pas la force de redresser ses membres après une course furieuse.

* * *

Mais plus d'un lecteur a dû se demander plusieurs fois déjà, en apprenant que la rivière Saguenay n'a pas toujours existé: "Par où donc se déchargeait autrefois le lac Saint-Jean? car il fallait bien une issue vers le fleuve Saint-Laurent à cette grande nappe d'eau de 90 lieues de tour qui s'étendait à l'intérieur du pays; sans cela elle n'eût fait que grandir tous les jours et aurait fini par noyer complètement tout le nord de l'Amérique." Ah! voilà la grande question. C'est ici qu'il faut élargir son cadre, car nous avons à fouiller à travers plusieurs mille ans d'histoire géologique, de transformations, de dépôts tantôt amenés, tantôt écartés, tantôt transportés d'endroits en endroits différents; nous nous trouvons en face d'un pays qui, à la suite d'une catastrophe sans exemple, a dû subir de profondes modifications pour trouver une assiette nouvelle.

Eh bien! parcourons des yeux ce vaste espace et demandons-lui ses secrets.

III

Croit-on que le Saint-Laurent a toujours été ce qu'il est aujourd'hui, qu'il a toujours eu les mêmes dimensions, la même profondeur, les mêmes rives? Ce n'est pas notre avis; nous croyons au contraire qu'il était autrefois beaucoup plus considérable qu'il ne l'est maintenant, du moins dans certaines parties de son cours; nous croyons que

la marée du fleuve montait plus haut qu'elle ne le fait de nos jours et qu'elle dépassait la lac Saint-Pierre, lui-même plus considérable autrefois qu'il ne l'est de mémoire d'homme. Hasardons sans crainte une hypothèse que les faits ne tarderont pas à justifier, espérons-le, si nous pouvons attirer l'attention du monde savant sur la partie du pays qui nous occupe, et si nous pouvons en déterminer l'étude géologique sérieuse au moyen d'explorations spéciales.

Disons que le lac Saint-Jean, qui se décharge aujourd'hui à l'est par le Saguenay, se déchargeait jadis à l'ouest par la rivière Croche, laquelle communiquait avec le Saint-Maurice qui, à son tour, tombait dans le fleuve Saint-Laurent. Le lecteur aura remarqué sans doute, en passant devant Trois-Rivières, ces hautes et longues dunes de sable qui se trouvent à l'embouchure du Saint-Maurice et se continuent jusqu'à une certaine distance en aval du fleuve. D'où viennent-elles? Qu'est-ce qui les a apportées-là? Qu'est-ce qui les y a entassées? Qu'est-ce qui les y retient aujourd'hui, de mobiles, de mouvantes qu'elles étaient jadis? Autant de questions qui, chacune, ont une portée propre, et que nous ne mettons pas au hasard l'une à la suite de l'autre. Eh bien! Ne craignons pas de le dire en attendant les constatations de la science, parce que les faits concourent à le démontrer, le lac Saint-Jean se déchargeait autrefois vers le Saint-Maurice; c'est là la cause des dunes qui se trouvent à l'embouchure de cette rivière. C'est là que s'amoncelait le sable que le Saint-Maurice apportait du Lac, grâce à la rivière Croche. Ce même sable remontait le Saint-Maurice avec la marée du Saint-Laurent et redescendait avec le baissant. Mais comme il en descendait beaucoup plus qu'il n'en montait, il arrivait que le sable se rendait ainsi jusqu'à Batiscan, ce qu'on peut voir par la formation du sol entre ce dernier endroit et Trois-Rivières, sol qui formait l'ancien lit du Saint-Laurent, et que ses eaux recouvraient. Si le Saguenay ne s'était pas ouvert, le Lac aurait continué de pousser ses sables vers le grand fleuve; mais son action ayant été subitement contrariée par le cataclysme, la partie de ses eaux qu'il envoyait à l'ouest ayant été ramenée en arrière pour remplir la crevasse brusquement formée, et

le Saint-Laurent s'étant retiré peu à peu de ses anciennes rives, les sables du Saint-Maurice sont restés à découvert.

Qu'on examine encore la vallée de la Chamouchouane, petit plateau formé par le retrait des eaux du Lac, puisqu'autrefois le Lac s'étendait jusqu'à vingt milles et plus peut-être au-delà de l'embouchure actuelle de cette rivière. Eh bien! Qu'on suive ce plateau, et l'on arrivera à peu près à l'endroit où devait être jadis l'ancienne embouchure, et l'on verra que le terrain y est absolument semblable à celui qui se trouve le long du lac Saint-Pierre, terrain formé, lui aussi, de dunes de sable. Le long du rivage de la Chamouchouane, on voit les couches d'argile déposées d'année en année par épaisseurs d'un quart, de deux, de trois quarts de pouce, très nettes, très distinctes, quoique souvent interrompues. Au printemps, lorsque les grandes eaux, déferlant des rivières avec les tempêtes, arrivaient dans l'ancien Lac, l'alluvion qu'elles apportaient tournoyait, se mêlait et restait ainsi en suspens jusqu'à ce que le calme se fût retabli. Alors, l'alluvion baissait lentement et se déposait au fond du Lac, et cela chaque année successivement, de sorte que si, aujourd'hui, le Lac se vidait complètement, on pourrait calculer combien de temps il a existé, au moyen de ces couches d'argile, dont un certain nombre, régulièrement alignées, comme nous venons de le dire, le long des bords de la Chamouchouane, forment un rivage variant entre dix et vingt pieds de hauteur. Au-dessus de ces couches d'argile est venu s'étendre petit à petit un épais dépôt de sable entraîné par la rivière, depuis son ancienne embouchure jusque sur les rives actuelles, et il s'y est tellement accumulé qu'il a fini par former un véritable petit coteau ondulant au-dessus de sa base d'argile et se couvrant en maint endroit d'une riche végétation.

Un mouvement curieux à suivre, c'est celui du sable, disons plutôt la marche du sable dans les rivières qui aboutissent au lac Saint-Jean et dans le lac lui-même. Ces rivières sont généralement basses. Aux grandes eaux du printemps, elles charroient dans le Lac le sable de leurs battures qui coule comme de l'eau, et voilà pourquoi le Lac s'emplit graduellement chaque année. Ce

sable vient des hauteurs. S'il y avait du courant dans les rivières, elles charrieraient le sable bien avant dans le Lac au lieu d'en laisser la plus grande partie dans le voisinage de leurs embouchures qui, à cause de cela, se rétrécissent de plus en plus. A l'est du Lac, les rivières Grandmont, Belle-Rivière et Kuskpeganiche nous présentent à cet égard un spectacle curieux. Elles changent de chenal tous les ans, parce que les hautes eaux du printemps inondant le chenal où elles coulent et le vent y poussant le sable, il leur faut se frayer un passage à côté, et quelquefois assez loin de lui.

Du sable, toujours du sable. Les battures du Lac grossissent et s'étendent tous les ans au point qu'il n'y a plus que deux à trois pieds d'eau au-dessus d'elles, et même moins de deux pieds, comme entre la Mistassini et la Péribonca où l'eau n'a sur une étendue de douze milles environ, qu'une profondeur moyenne de dix-neuf pouces. C'est là que le canot *hale* le sable, suivant l'expression pittoresque des canotiers; et voilà pourquoi la Mistassini, dont le nom indien veut dire "grosse roche," a été justement appelée en outre "rivière de sable." Ce sont ses rives sablonneuses, et les bancs qui de son embouchure s'étendent au loin dans le lac, qui lui ont valu cette dernière appellation.

Ainsi en a-t-il été de la Péribonca qui se déchargeait naguère aux environs de la rivière au Cochon, comme l'attestent les bancs de sable qui y sont déposés. Elle était alors beaucoup plus large, mais moins profonde qu'aujourd'hui. Dans les basses eaux, les grands vents d'ouest et de sud-ouest formaient des dunes qui la rétrécissaient; la rivière fut obligée de laisser son cours et de suivre les flancs de la dune qui venait de lui fermer le passage. A mesure que le lac baissait à la suite du cataclysme, il se formait une nouvelle dune, ou, si l'on veut, un nouveau rivage qui se trouvait exhaussé par les vents; en sorte qu'il y a dans la péninsule de la Péribonca bon nombre de dunes parallèles qui se suivent et longent le Lac dans une direction sud-est, en partant de la rivière. Entre la rivière au Cochon et la Grande-Décharge se trouve la dune la plus élevée du bassin, pour la bonne raison que cette dune a été formée par le sable que charroyait la Péribonca, depuis l'ori-

gine du "grand" Lac. Les rochers entre la rivière au Cochon et la rivière à la Pipe ont retenu le sable et l'alluvion de l'ancien dépôt, et les ont empêchés d'être mangés par le Lac; au contraire, l'alluvion de la Chamouchouane et de la Mistassini est librement chassée dans le Lac, parce qu'elle ne rencontre pas de rochers qui fassent obstacle à son cours.

IV

La crevasse qui s'est ouverte tout à coup dans les montagnes, en donnant naissance à la rivière Saguenay, n'a pas été, on le pense bien, un coup de ciseau délicat. Œuvre de violence, elle renferme tous les désordres; elle est pleine d'abîmes inattendus, de chocs, de résistances et de spasmes produits dans les entrailles de ce sol brusquement assaillies; sa profondeur varie infiniment, suivant une foule de circonstances locales ou fugitives, et sa marche a été des plus irrégulières. Cependant, on peut constater et marquer jusqu'à un certain point des degrés dans la violence du cataclysme; son intensité n'a pas été toujours égale, elle a même diminué assez graduellement, si l'on veut bien ne tenir compte que de l'ensemble de sa marche, et non de quelques écarts profonds qui la troublent et qui dérouteraient toutes les hypothèses. Ainsi l'on peut dire en thèse générale que la crevasse n'a pas cessé de diminuer de profondeur et d'ampleur, depuis l'embouchure du Saguenay, son point de départ, jusqu'au lac Saint-Jean où elle est "arrivée" pour ainsi dire épuisée, à bout d'efforts; et, pour corroborer cette assertion, on pourrait indiquer comme une preuve très plausible le rivage de la Pointe-aux-Trembles, à un endroit appelé le "Rocher Percé." Là se trouve une série de rochers calcaires dont la disposition est absolument anormale. Au lieu d'être disposés horizontalement, suivant les règles de la formation géologique, ces rochers vont en s'inclinant dans le Lac; ils penchent, ils *cantent*, comme on dit en langage vulgaire. Pourquoi? C'est que la secousse n'était plus assez forte pour déterminer l'ouverture des rochers à cette distance du point initial, surtout lorsque la crevasse, en se bifurquant à la Grande-Baie et en se continuant intégralement jusqu'au Lac, au nord de la presqu'île de Chicoutimi, pouvait avoir perdu de son impul-

sion et de son allure du côté du sud où se trouve la Pointe-aux-Trembles. La secousse a seulement soulevé les rochers, ébranlé la croûte supérieure ; des fragments de ces rochers brisés sont restés au sommet, où on les retrouve en grand nombre et de toutes dimensions ; d'autres se sont affaissés et se sont penchés, et une très grande partie d'entre eux, enfin, est tombée dans le Lac.

Quelques milles plus loin, au milieu de cette même formation calcaire, on voit le curieux cours de la rivière Ouiatchouane qui s'y est frayé un chemin, grâce aux fissures de la pierre. Elle s'était d'abord fait un lit au-dessus de cette pierre, ce que prouvent les roches transportées par elle. Tout en faisant son lit, elle a rencontré une ouverture sous la surface du rocher ; elle s'y est jetée et a mangé sans cesse la pierre dont on peut lire les couches successives, et cette fois parfaitement horizontales, parce que, cette fois, rien n'en a troublé la formation.

* *

Un mille plus haut, en suivant la rivière, on arrive à la fameuse chute Ouiatchouane, qui a 206 pieds de hauteur, et que l'on voit toujours, comme si on l'avait exactement en face de soi, à quelque endroit qu'on se trouve au nord du Lac. Avant le cataclysme, il n'y avait pas de chute Ouiatchouane ; le Lac couvrait tout le plateau d'où elle descend, et s'étendait même au-delà ; la rivière, bien moins longue qu'aujourd'hui, coulait dans une gorge et venait se perdre tranquillement dans le sein du grand récepteur. Tout à coup les eaux du Lac se retirent violemment, et d'effroyables profondeurs apparaissent à la lumière d'un jour d'épouvante : la rivière, ne trouvant plus le lac pour la recevoir et terminer sa course, continue d'aller devant elle à la poursuite de cette mer qui lui échappe et où il faut cependant qu'elle finisse par se jeter. Son cours, de modeste et de tranquille qu'il était, devient rapide, il devient impétueux : inquiète, effrayée de tout ce qui l'entoure, la Ouiatchouane s'élance aveuglément pour trouver un refuge ; elle, si paisible, devient éperdue, échevelée ; elle bondit, jaillit, frappe les rochers stupéfaits, plonge dans les ravines, en sort par des bonds furieux, tourne brusquement, saute des

obstacles encore à peine formés et mouvants, et elle arrive enfin au plateau qui domine le bassin où ce qui reste du Lac est étendu. Elle veut se faire un lit sur ce plateau, et elle le creuse ; elle lui fait une entaille de vingt-cinq à trente pieds de profondeur, et, le lit creusé, inopinément elle se trouve sur la crête d'un roc jusque là caché par l'épaisse couche d'alluvion qu'elle vient de fendre de ses eaux. Ce roc s'élève droit, à pic, et il a 236 pieds de hauteur ! Retourner en arrière est impossible. Alors la Ouiatchouane, comme le guerrier qui se précipite dans la mêlée ténébreuse, mesure le gouffre qui l'attend, et s'élance..... Ce fut son dernier bond ; quelques pas plus loin, elle retrouva le Lac qui reçut ses ondes fatiguées, et qui n'a pas cessé depuis lors de lui donner asile.

Si seulement la Ouiatchouane avait dévié quelque peu de sa course, elle aurait évité de faire cette chute énorme en évitant le rocher. D'ordinaire les rivières suivent les vallées, les gorges, ou courent à la base des montagnes ; mais pour que la Ouiatchouane ait sauté ainsi pardessus un rocher de 236 pieds de hauteur qui lui barrait le chemin, au lieu de le contourner et de se frayer tranquillement un lit en le longeant, il faut qu'elle ait été prise à l'improviste, qu'elle n'ait pas eu le temps de creuser son cours et qu'elle ait été emportée par une force irrésistible, aussi subite que violente ; il faut qu'elle ait été précipitée au lieu d'être laissée à elle-même, et que, n'ayant pas eu le choix de son lit ni le pouvoir de le creuser lentement à son gré, suivant une pente naturelle, elle se soit jetée éperdument, soudainement, en bas d'un rocher de 236 pieds de hauteur, ce qui est d'une audace à déconcerter tous les géologues.

* *

A cette dernière illustration nous bornons ce que nous avons à dire sur l'hypothèse d'un cataclysme survenu dans la région du Saguenay. Il ne nous appartient pas de faire une démonstration scientifique ; nous avons simplement voulu donner l'éveil aux géologues et attirer l'attention du monde savant sur la justesse d'une théorie qu'il nous a paru indispensable d'exposer, parce qu'elle pré-suppose l'existence d'un fait qui a été soupçonné il y a longtemps déjà, mais qui n'a jamais été ni étu-

L'INSTITUT KEELEY

— POUR LA GUÉRISON RADICALE DE —

La Morphine, de l'Opium....

ET DES  Boissons Alcooliques.

— 69 RUE OSBORNE —

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.


Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents Etats des Etats-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

 Les cas particuliers sont traités à domicile.



Quelque chose a admirer....



ou

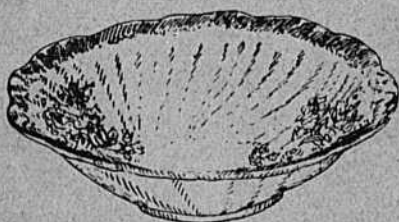
C'EST UN JOLI SOULIER
UNE JOLIE PANTOUFE.

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres,
et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par
nous. Nous garantissons que nos souliers sont les
meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

W. H. STEWART,

2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.

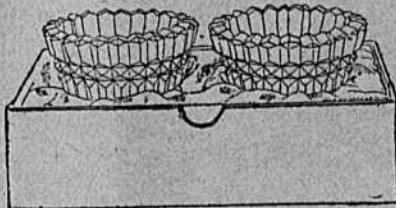
2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.



Plateaux a Fruits en Porcelaine

CARLSBAD,

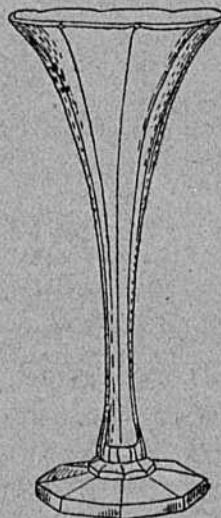
très bien décorés avec fleurs colo-
riées, et riche bordure en or,
9 pouces de diamètre.
75cts chaque.



SALLIERES

En veritable verre coupe.

2 dans une boîte doublée en
soie. \$1.50 par boîte.



Vases pour les Fleurs.

7 pouces de hauteur,
15 cents.

8 pouces de hauteur,
20 cents.

10 pouces de hauteur,
25 cents.

Services a Diner et a The une Specialite

A. T. Wiley & Co.

**1803 RUE NOTRE DAME
et 2341 RUE STE CATHERINE**

dié ni discuté, avant la publication des remarquables écrits de M. Horace Dumais sur ce sujet, écrits qui ont paru dans le *Naturaliste Canadien* de 1895 et de 1896. Bon nombre de personnes en effet sont d'opinion que la rivière Saguenay est l'œuvre d'un cataclysme survenu dans les temps préhistoriques, mais personne n'avait encore, avant Dumais, formulé cette opinion ni exposé une théorie pour l'étayer. Sentant qu'il y avait là une question non seulement capitale, mais encore fondamentale, qu'il fallait aborder absolument pour donner une base aux études ultérieures qui seront

faites sur la région qui nous occupe, nous avons parcouru les lieux mêmes qui virent la déroute du lac géant, nous avons interrogé le sol qui, pendant des siècles, était resté enseveli sous ses ondes, et qui, maintenant, apparaissait dans la lumière du jour comme une manifestation éclatante et irréfutable de sa condition antérieure ; nous avons observé et nous sommes revenu convaincu de l'exactitude de la théorie que nous avons essayé d'exposer, et désireux également d'en convaincre tous ceux qui auraient la patience de nous suivre dans nos déductions.

Notes d'un Mondain

PENSÉES INTIMES.

Bob Martial n'a pas tout à fait tort. Il en faudrait quelques-uns comme lui dans notre société. Evidemment les conversations de salon n'y gagneraient pas beaucoup, sous le rapport de l'élévation, mais les droits de la décence, l'urbanité, la distinction, "l'étiquette" enfin, "qui est le cachet du gentilhomme" (définition de Martial), toutes ces choses essentielles y trouveraient leur compte.

Un célèbre écrivain anglais a dit que "l'existence des gens insignifiants a une grande importance dans le monde." Je le constate en voyant de quelle utilité peut être un type comme Robert, gardant jalousement dans une société envahie par le laisser-aller et la vulgarité, les traditions du bon goût.

Dans le relâchement des manières, au sein de l'anarchie, de l'oubli de toutes les anciennes lois de politesse, mon pauvre ami porte un cœur gémissant comme une harpe éolienne.

Le spectacle que lui donne notre "meilleur monde" est pour lui un sujet de perpétuelle surprise, qui le laisse navré, inconsolable.

Il faut l'entendre discourir sur son sujet favori. Son tact et le bon sens de ses vues ressemblent à de la philosophie. Ce snob, à force de correction, prend les allures d'un sage.

"Gardons-nous de croire, dit-il, que l'étiquette est un vernis superflu. Le respect des convenances, l'hospitalité délicatement pratiquée, l'attention aux besoins de ses voisins, la réserve, le soin minutieux de sa tenue et de sa toilette,

mais voilà autant de vertus — oui, de vertus — indispensables à la vie de société ! Tout cela c'est de la moralité, de la charité, du dévouement, de la discrétion, de la dignité humaine. La politesse dans les salons c'est ce qu'ils appellent en politique le 'Droit des gens.' Sans elle c'est l'anarchie, c'est 'au plus fort la poche,' c'est la grossièreté de mœurs des basses classes qui nous envahit et qui produit cette œuvre de désagrégation que tout le monde déplore et dont les victimes mêmes sont les ouvriers.

"Si les maîtresses de maisons étaient plus polies et s'occupaient moins du triomphe de leur fille que du soin de leurs invités, les salons seraient plus en vogue.

"Si les jeunes gens étaient plus polis ils trouveraient ces demoiselles plus réservées et plus aimables.

"Si, de leur côté, les jeunes filles avaient conservé les usages qui fleurissaient du temps de leurs mères, leurs contemporains seraient plus sociables, plus galants.

"C'est ainsi que tout le monde, tout en se lamentant sur le triste état des choses, contribue, chacun de son côté, à enterrer les bonnes traditions.

"Et ce qui m'alarme en ceci, c'est la regrettable complaisance de nos meilleures familles, devant la démagogie. Elles tolèrent chez elles la violation de toutes les conventions dans le respect desquelles elles ont été élevées... Que dis-je ! leurs fils en donnent souvent l'exemple.

"Oui, on voit de nos jours ce spectacle singu-

lier des fils de famille aussi maladroits, aussi primitifs à la table ou au salon de leurs parents, qu'un jeune déballé des 'Concessions.'

"Vois-tu la conséquence désastreuse?... Le critérium du bon ton disparaît peu à peu. La constitution non écrite de l'étiquette, que les nouvelles recrues de la campagne apprennent au contact des citadins, s'efface petit à petit, de sorte que les choses ne peuvent qu'empirer.

"Tu remarqueras aussi que ces nouvelles recrues dont je te parle se dégrossissent moins vite qu'autrefois. Elles trouvent dans nos salons une espèce de débraillé qui les met à leur aise et les guérit promptement de cette vigilance salutaire sur soi-même, de cette crainte d'errer, de cette attention aux détails qui font en peu de temps un parfait *gentleman*. C'est avec une tranquille, une irrémédiable inconscience qu'elles mettent les coudes sur la table, qu'elles pellent leurs fruits avec leurs doigts, et qu'elles boivent l'eau de leurs rince-doigts, comme je l'ai vu faire l'autre jour au député Un Tel...

"Malgré tout, quand le dernier homme policé aura disparu au sein des villes, c'est encore chez nos bonnes familles rurales qu'il faudra retourner comme à une source pure pour réapprendre la

politesse simple et vraie. Déjà, mon ami, malgré les infractions aux lois rigoureuses de l'étiquette auxquelles un novice frais émoulu de la ferme paternelle est sujet, je me repose et me console de la conduite choquante, de la vulgarité prétentieuse, de la bruyante inconvenance de nos dandys aristocratiques, par la distinction naturelle, la correction native et la réserve de bon aloi de ces fils *d'habitants*.

"Ce qui revient à ce que je te disais tout-à-l'heure : Assavoir que la politesse n'est pas un luxe, une lubie de vieux garçon ridicule, une superfétation dont notre siècle éclairé doit faire justice. C'est une vertu nécessaire à toute société qui se respecte, c'est l'attribut d'une race saine. En un mot, c'est tout ce qui nous sauve de la bestialité !

"Non, vois-tu, il n'y a pas de sot métier. Moi je me fais l'apôtre de l'étiquette, et si j'avais le bonheur de retarder un peu autour de moi la décadence qui nous menace, je me moquerais de vos sarcasmes, et je croirais avoir fait quelque chose d'utile."

Pauvre Bob, il s'en fut de peu qu'il ne devint éloquent ; je le quittai presque ému.

Muscadin.

ICI ET LÀ

∞ Nous accusons réception avec remerciements d'une romance intitulée, *Larmes d'amour* ; paroles de M. Wilfrid Larose, musique de M. Léon Medaer, grand prix du Conservatoire Royal de Bruxelles.

En vente au prix de 50 cents chez tous les principaux marchands de musique.

∞ On abuse volontiers des adverbes dans le style du journalisme canadien. Un reporter nous informait hier que M. Un Tel avait parlé dans un français *superbe*.

Moins de véhémence, plus de justesse, plus de sincérité. De la mesure enfin ! Voilà ce qu'il faut.

∞ Ménager son plaisir est une sage pratique. L'abus nuit à l'usage : cela est surtout vrai pour les sensations.

Les sens, qui se perfectionnent par un usage modéré, s'émoussent dans le cas contraire.

L'habitude des mets épicés enlève au goût toutes les jouissances des mets de saveur délicate.

L'œil, en recherchant l'éclat des lumières et la vivacité des couleurs, atténue la sensibilité de la vue.

L'oreille, qui se plaît à la sonorité brutale des musiques tapageuses, perd bien vite la subtilité de l'ouïe.

Quand on veut conserver la finesse du tact, il faut éviter de manier des corps à surfaces rugueuses.

Les odeurs, dont tant de femmes abusent, n'ont pas seulement l'inconvénient d'incommoder leurs voisins, elles leur enlèvent, à elles-mêmes, la perception des parfums plus doux dont jouirait leur odorat.

Usons, n'abusons jamais.

∞ Nous reproduisons de *La Patrie* ce code élémentaire de l'étiquette à table, auquel, il faut le confesser, on manque trop souvent.

COMMENT SE TENIR À TABLE.

Se mal tenir à table, ce n'est pas seulement offrir à ses voisins un spectacle désobligeant, mais c'est donner une fâcheuse idée de son éducation.

A la façon de se tenir à table, on reconnaît, du premier coup, le milieu dans lequel un convive a été élevé.

S'asseoir en évitant de s'enfoncer trop dans sa chaise.—Déplier sa serviette sur ses genoux. Inutile de dire qu'il est du dernier ridicule de la passer dans son gilet ou son faux-col, ou de se la nouer autour du cou.—Les femmes ne mettent pas leurs gants dans leur verre mais sur la table à droite avec l'éventail.—Se tenir de préférence un peu éloigné de la table. On pourra ainsi incliner suffisamment le haut du buste en avant et éviter les taches. Les épaules naturellement tombantes, et les coudes légèrement détachés du corps et plutôt un peu hauts qu'abaissés.—Manger lentement sans brusquerie,—harmonieusement, pour ainsi dire. Ne pas boire la bouche pleine, ne pas manger et boire bruyamment sont des conseils de la civilité puérile et honnête, mais il ne faut pas les perdre de vue.

C'est une règle tout artificielle, et dont on peut parfaitement ne pas tenir compte, que de se croire obligé de répondre au maître d'hôtel *non* tout court, au lieu de *merci*, à l'offre d'un service ou d'un plat à table.

Ne pas souffler sur son potage et ne pas soulever son assiette pour ne rien laisser perdre de son contenu.

Rompre son pain avec les doigts. Les Allemands seuls se servent de leur couteau à tout propos.

Couper sa viande au fur et à mesure, et non tout à la fois, en tenant sa fourchette de la main gauche et son couteau de la droite. Reposer son couteau sur le porte-couteau ou dans son assiette ; reprendre la fourchette de la main droite, l'index allongé sur le manche, les ongles en dessus, sur le manche, sauf pour certains poissons et les légumes, pour lesquels on la tient comme une cuillère, les ongles en dessous.

Le poisson se mange avec la *fourchette seule*.—Pour manger les légumes, ne se servir que de sa

fourchette. D'après une mode anglaise d'un purisme affecté, il ne faudrait pas prendre les asperges avec les doigts, mais les trancher avec le couteau et les porter à sa bouche avec la fourchette. Le vieil usage français, d'une succulente gastronomie, a tout droit de prévaloir.

Pour retirer une arête ou un petit os de sa bouche, les laisser tomber dans la main droite repliée en cornet, puis les laisser glisser dans son assiette. Il est de mauvais ton de nettoyer son assiette et de *saucer* avec son pain. Autrefois il était permis et même de haut goût de prendre la salade et de la porter à sa bouche avec les doigts. Puis, par une exagération contraire, on n'a même plus eu le droit de la couper avec son couteau. Aujourd'hui on tourne la difficulté en ne servant que des feuilles épluchées suffisamment petites.

Les fruits crus sont souvent passés tout dé coupés sur une assiette. Si on les présente entiers, et qu'on veuille les couper, les diviser avec son couteau. Pour peler un fruit, le piquer avec sa fourchette à dessert et enlever la peau avec le couteau d'argent, en long et non en tournant. Pour partager un fruit avec un voisin, offrir le côté de la queue ou du noyau. Ne rejeter les noyaux ou les pepins que par l'intermédiaire de la cuillère, ou dans la main repliée, comme il a été dit plus haut. Ne pas casser de noisettes avec ses dents, même si on les a bonnes et jolies.

L'usage du rince-bouche est heureusement abandonné.

On se contente de passer des bols de cristal remplis d'eau tiède aromatisée avec une tranche de citron pour se laver le bout des doigts, qu'on essuie à sa serviette.

Avant de sortir de table, plier sa serviette est une distraction impardonnable. La maîtresse de la maison se lève et passe la première pour retourner au salon.

La première tasse de café s'offre à la personne qu'on veut honorer.

L'usage des *toasts*, fréquent en Angleterre et en Allemagne, est rare en France. Le premier se porte au dessert, et doit faire cesser toutes les conversations, tout bruit et tout mouvement. En trinquant, le choc des verres est général.

BERGER SANS BERGERE

All. pastorale
très lié

CANZONETTA POUR HARPE OU PIANO

Par M. PH. MAQUET

PIANO.

pp

4 3 2 1

The musical score is written for piano and consists of five systems of two staves each (treble and bass clef). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The tempo and mood are indicated as 'All. pastorale très lié'. The score begins with a piano (*pp*) dynamic. The first system includes fingerings 4, 3, 2, 1. The second system has a 'Sol' (G) marking above the treble staff. The third system has a 'Sol #' (G#) marking above the treble staff. The fourth system has a 'Sol #' (G#) marking above the treble staff. The fifth system has a 'Sol #' (G#) marking above the treble staff. The music features a mix of eighth and sixteenth notes, with some slurs and accents.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The music features a melodic line in the treble clef and a supporting bass line in the bass clef. A fermata is placed over a note in the treble clef in the third measure, with the word "Sol" written above it.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features a melodic line in the treble clef and a supporting bass line in the bass clef. A fermata is placed over a note in the treble clef in the third measure, with the word "Sol" written above it.

Third system of musical notation. The first measure includes the instruction "cresc.". The second measure includes the instruction "f". The third measure includes the instruction "dim".

Fourth system of musical notation. The first measure includes the instruction "a tempo.". The second measure includes the instruction "rall." and the dynamic marking "pppp".

Fifth system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The music features a melodic line in the treble clef and a supporting bass line in the bass clef.

Musical notation system 1, featuring a treble and bass clef. The treble clef staff contains a half note chord labeled "Sol" with a sharp sign (#). The bass clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The system is divided into three measures.

Musical notation system 2, featuring a treble and bass clef. The treble clef staff contains a half note chord labeled "Do" with a sharp sign (#) and "Fa" with a sharp sign (#). The bass clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The system is divided into three measures.

Musical notation system 3, featuring a treble and bass clef. The treble clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The bass clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The system is divided into three measures.

Musical notation system 4, featuring a treble and bass clef. The treble clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The bass clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The system is divided into three measures.

Musical notation system 5, featuring a treble and bass clef. The treble clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The bass clef staff contains a half note chord with a sharp sign (#). The system is divided into three measures.

First system of musical notation, consisting of a treble staff and a bass staff. The treble staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The bass staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The key signature has two sharps (F# and C#).

Second system of musical notation, consisting of a treble staff and a bass staff. The treble staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The bass staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The instruction *large* is written above the treble staff. The key signature has two sharps (F# and C#).

Third system of musical notation, consisting of a treble staff and a bass staff. The treble staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The bass staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The instruction *cresce* is written above the bass staff. The instruction *f* is written below the bass staff. The instruction *ff* is written below the bass staff. The note *Do* is written above the treble staff. The key signature has two sharps (F# and C#).

Fourth system of musical notation, consisting of a treble staff and a bass staff. The treble staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The bass staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The instruction *dim* is written above the bass staff. The instruction *pp* is written above the bass staff. The note *Fa* is written above the treble staff. The key signature has two sharps (F# and C#).

Fifth system of musical notation, consisting of a treble staff and a bass staff. The treble staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The bass staff contains a series of notes, including a triplet of eighth notes. The instruction *rall.* is written above the bass staff. The instruction *a tempo.* is written above the treble staff. The instruction *p* is written below the bass staff. The key signature has two sharps (F# and C#).

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The music features a melodic line in the treble clef and a supporting line in the bass clef. The treble clef line contains a fermata over a whole note in the final measure, with the word "Sol" written above it.

Second system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The treble clef line begins with a fermata and contains a sharp sign (#) above the staff in the second measure, with the word "Sol" written above it. The music continues with melodic and harmonic development.

Third system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. Performance markings include "rall" above the first measure, "poco" above the second measure, "a" above the third measure, and "poco" above the fourth measure. The music shows dynamic and tempo changes.

Fourth system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. Performance markings include "p" above the second measure and "pp" above the third measure. The music continues with melodic and harmonic development.

Fifth system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. Performance markings include "ppp" above the first measure and "pppp" above the second measure. The music concludes with a final chord in the treble clef and a fermata over a whole note in the bass clef. The page number "5" is written at the bottom right.

Une Ère Nouvelle

Malgré notre programme et en dépit de nos habitudes, je crois bien que nous allons nous occuper un peu de politique. Nous y sommes autorisée par le fait que la politique s'occupe de nous.

En vérité, faut-il en croire nos yeux et nos oreilles quand nous lisons et entendons les déclarations officielles du premier ministre promettant l'encouragement de l'Etat pour la littérature et les autres arts?

Quoi ! l'heure de la Renaissance canadienne a-t-elle vraiment sonné ? Notre civilisation a-t-elle enfin atteint ce degré de maturité qui détermine l'épanouissement des arts et qui garantit leur viabilité ?

Grâce à Dieu ! voilà au moins des gouvernants qui montrent des dispositions à hâter ce moment heureux. Le progrès a besoin quelquefois de ces novateurs qui éperonnent sa marche trop lente.

Les Médicis, les François 1^{er}, les Louis XIV en leur temps firent faire à l'humanité ce pas de géant qui compense les siècles d'indifférence ou de langueur intellectuelle.

C'est ainsi que des hommes supérieurs à leur siècle comme Charlemagne, le Dante et Galilée imprimèrent à l'esprit humain ces violentes secousses qui lui font brûler les étapes de l'âge.

Franchement, nous avons grand besoin de nos Médicis pour sortir l'Art Canadien de l'ombre où le culte exclusif de la politique pratique l'a relegué depuis... toujours. L'urgence du pas de géant éclatait aux yeux de tous... hormis ceux que l'idolâtrie du dieu Tarif rendait sourds à toute autre pensée.

Il fallait vraiment qu'un français devint le maître des destinées canadiennes pour que le gouvernement songeât à élever ses vues et comprit qu'on pouvait — qu'on devait — se passionner pour autre chose que le prix des céréales, le transport du bétail, le remaniement du tarif, la manipulation des lois, la refonte du code, et les mille cauchemars inhérents à la vocation de "rond de cuir."

Il appartenait à un fils de la race latine, laquelle

a toujours éclairé la voie des autres nations dans le domaine de la science et des arts, de tendre une main amie et de montrer un visage souriant aux muses transies que Jupiter envoya végéter en nos régions inhospitalières.

Il fallait ce nom symbolique de "Laurier" pour évoquer les Mécènes, et aussi pour faire croître parmi les ronces et les orties administratives, les palmes du jardin d'Académus. Et, je le répète : ce n'est pas trop tôt.

Voyez la littérature de nos voisins ; voyez l'art américain.

Quelle avance n'a-t-il pas sur nous ! Quelle vigueur, quel aspect original, quelle indépendance dans cette greffe de la vieille souche britannique. Les lettres, la peinture, la sculpture américaines constituent un chapitre important dans l'histoire contemporaine.

Et pourtant, nous sommes du même âge. Les talents ne font pas défaut à nos latitudes plus qu'à la terre située au-delà du quarante-deuxième degré.

Le génie est de tous les climats et appartient à toutes les races. Les flamands et les scandinaves, dont la vie a pour cadre la même nature que nous, ont pu servir de modèles dans les arts aux brillantes nations du midi de l'Europe.

Déjà nos historiens, nos poètes et nos artistes se sont vus écoutés avec intérêt et sympathie à l'étranger.

Évidemment ce qu'il faut à l'école canadienne pour prendre son rang à côté des autres ; ce qui manque à nos pauvres écrivains, c'est la protection qu'on n'a jamais refusée, même à l'époque barbare du moyen-âge, aux troubadours de Provence, aux trouvères de la Normandie, et aux ménestrels de la Grande-Bretagne. La sollicitude respectueuse, que chez certaines tribus sauvages on marque aux insensés, est un baume à bon marché qu'on n'a même pas voulu verser sur les blessures de leur amour-propre.

Mais tout cela va changer — s'il n'est pas trop

naïf de mettre une foi entière dans la stabilité des programmes ministériels.

Hélas ! nous avons été élevés à l'école de la défiance. Et cependant, il est si doux de croire qu'en dépit de l'expérience nous nous reprenons à espérer.

Et déjà nous faisons des rêves :

Nous voyons nos villes prendre un aspect moins banal, grâce à l'impulsion donnée à l'architecture.

Nous entendons les applaudissements de la foule au succès de nos écrivains, couronnés après de brillants tournois.

Il nous semble assister au départ de nos jeunes artistes, *boursiers* du gouvernement, pour les conservatoires et les académies européens.

Nous constatons avec joie, dans cette vision de l'avenir, la création d'une bibliothèque publique, l'érection d'un musée, la fondation d'une Ecole des Beaux Arts... Nous saluons avec allégresse l'hé-gire de notre véritable développement intellectuel.

Nous n'ignorons pas que M. Laurier n'a pas besoin de nos conseils. C'est égal, nous savons bien ce que nous ferions à sa place...

En attendant les bienfaits promis et comme à-compte de la reconnaissance publique, disons-lui au moins Merci pour le plaisir que nous a donné déjà la magnifique perspective d'un âge d'or pour l'Art Canadien.

Mme Dandurand.

Conseils de la Mère Grognon

Le désir de guérir les enfants d'un chagrin nous pousse souvent à employer une médecine mal appropriée à leur âge.

Se voit-on forcé de les priver d'un plaisir, on cherche maladroitement à décrier ce divertissement auquel ils ne peuvent prendre part ; ou à leur en montrer tous les désagrèments, de façon à leur faire croire qu'ils n'ont rien perdu.



On empoisonne ainsi ces jeunes esprits, en ajoutant le dégoût à leur désappointement.

Laissons aux enfants leur heureuse naïveté, et ne craignons pas tant, pour eux, la pratique des sacrifices nécessaires.

Un regret vaut encore mieux qu'une désillusion.

LA PAGE DES ENFANTS

L'ÉCHARPE DE LA DEMOISELLE.

C'était aux vacances dernières, à la campagne, en Normandie, ce pays où chaque caillou a sa légende, chaque bois son mystère. Surprises par l'orage, nous nous étions réfugiées dans la cabane d'un vieux berger, et, pittoresquement assises sur son ample limousine transformée en coussin, nous attendions sans ennui la fin de l'averse.

Rien n'était plus charmant que cette halte improvisée au milieu des prés verts, tandis que les larges gouttes de cette grosse pluie d'été tintaient sur les feuilles des arbres comme des clochettes mystérieuses en la main de quelque invisible sonneur, dans le parfum grisant des foins coupés.

L'orage, cependant, se dissipa bientôt, et comme un arc magnifique se dessinait au-dessus des bois, à l'horizon maintenant éclairci.

“ C'est fini, mesdames, dit le vieillard ; voyez-vous là-bas briller l'Echarpe de la Demoiselle ? il va faire beau à présent.

— L'écharpe de la demoiselle, dis-je étonnée.

— Bé, oui ! l'arc-en-ciel ! on appelle cela l'Echarpe de la Demoiselle, chez nous.”

Et sans se faire beaucoup prier, le vieux berger, appuyé sur son bâton noueux, nous conta la touchante histoire que voici :

“ Par une belle journée d'été — il y a bien longtemps — on glanait dans le ‘ Champ de la Demoiselle ’ ; c'était un champ appartenant en propre à la fille du châtelain, et, comme elle était très bonne, quand venait le temps de couper le blé mûr, elle faisait délier les javelles et permettait aux pauvres des villages voisins d'y venir glaner. Aussi toute la moisson passait en leurs mains, entièrement, sans qu'un seul épi entrât dans les greniers seigneuriaux. Elle aimait à venir visiter les travailleurs, en simple robe de fine laine, et portant, pour toute parure, une écharpe de soie blanche, rayée des sept couleurs du prisme.

“ Or, ce jour, il faisait une chaleur lourde présageant un orage ; la demoiselle était au champ avec ses pauvres, quand tout à coup de gros nuages s'élevèrent.

“ — Hâtez-vous, mes amis, dit-elle, vous n'avez que le temps de vous mettre à couvert.” Les glaneurs se dispersèrent.

“ Mais voici qu'à l'autre bout, là-bas, vers la grande haie, apparut une jeune femme merveilleusement belle, la tête couverte d'un voile, comme les saintes qu'on voit aux vitraux de notre église. Elle tenait par la main un petit enfant, plus beau que les anges, et dont les cheveux blonds ondoyaient sur sa tunique de lin, blanche comme la neige. La demoiselle alla vers eux, et comme il ne pleuvait pas encore, de sa voix musicale et douce elle les invita à glaner. Et les voilà tous deux, l'enfant et la mère, ramassant des épis qu'ils déposaient en un petit tas au bout du champ. Cependant les gouttes d'eau se mirent à tomber, larges comme des écus, et faisant grand bruit sur les feuilles des arbres. Fort heureusement, dans un coin, par devers le bois, il y avait un gros chêne, très vieux et très touffu, sous lequel ils se réfugièrent ; car la pluie maintenant faisait rage, le tonnerre grondait au loin, les éclairs sillonnaient le ciel. Et, comme l'enfant soulevait, de sa main potelée, le voile de sa mère pour abriter dessous sa tête bouclée, la demoiselle détacha son écharpe, et, avec des précautions infinies, en enveloppa la tête et les épaules du mignon, sur le front duquel elle mit un baiser.

“ Or, tandis que la mère souriait doucement, voici que les oiseaux se mirent à chanter ; que des voix mystérieuses, si tendres et si pures que nulle oreille humaine n'en entendit jamais de semblables, remplirent l'atmosphère d'un concert invisible et harmonieux. En même temps, l'orage se calma, la pluie cessa, les nuages se dispersèrent. Et la demoiselle, ayant quitté son abri pour examiner le ciel subitement éclairci, s'aperçut, en se retournant, que ses compagnons avaient disparu.

“ Elle entendait comme un volètement d'ailes, et elle vit, à l'autre bout du champ — à l'endroit même où ils étaient apparus — l'enfant et sa mère s'élever doucement, doucement, sur des nuages blancs et floconneux, entourés d'anges aux ailes d'azur et de chérubins aux ailes roses, qui, tous, chantaient un joyeux hosanna.

“ Et le groupe montait, montait dans le ciel bleu.

“ Au fond de l'horizon, tous ils s'arrêtèrent, et

comme la demoiselle, qui avait reconnu la Vierge avec l'Enfant Jésus, s'agenouillait sur les épis humides, dans une muette adoration, les anges se mirent à dire tous ensemble, à voix haute et très distinctement : " Bénie soit ! Bénie soit la bonne demoiselle si secourable aux malheureux ! Béni soit le Champ de l'Aumône ! " La Vierge étendit vers elle ses belles mains dans un geste de bénédiction ; puis l'Enfant détacha de sa tête blonde l'écharpe de la demoiselle et en donna les deux bouts à deux chérubins roses qui s'envolèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, très loin, à perte de vue. Et l'écharpe, s'allongeant, s'allongeant dans l'infini du ciel, forma un arc immense, merveilleux, arc de triomphe céleste, sous lequel passèrent aux doux bruits de mélodies paradisiaques, suaves et douces comme le chant de la brise dans les bois, la Vierge et son Fils suivis du chœur des anges aux ailes d'azur, et des chérubins aux ailes roses.

" Puis tout disparut.

" Seulement, quand la demoiselle se releva, elle vit, debout dans le champ, au lieu des quelques épis restant des javelles coupées, une nouvelle moisson, aussi abondante que miraculeuse. Le

petit tas des divins glaneurs était devenu, par miracle soudain, une haute et large meule, si large et si haute que oncques dans le pays n'en vit jamais de semblable.

" Et l'écharpe merveilleuse continua de briller resplendissante au fond de l'horizon. Depuis lors, en souvenir de la bonne châtelaine, partout où il y a des âmes généreuses et compatissantes, le Seigneur Dieu vent bien faire briller, après l'orage. l'Echarpe de la Demoiselle aux yeux émerveillés des humains."

" Mais, dis-je au vieux berger quand il eut achevé son récit, l'Arc-en-Ciel est plus ancien que cela, père Jean ! il date du déluge.

— Oh oui, fit le vieillard en secouant sa tête chenue, oui, pour les savants qui lisent dans la Bible et pour ceux de par là-bas, au pays où s'arrêta l'Arche de Noé ; mais chez nous autres gens de l'Ouest, on trouve l'histoire que je vous ai dite bien plus belle, on y croit ferme, et tous nos anciens vous diront que l'Arc-en-ciel n'est autre chose que l'Écharpe de la Demoiselle, placée dans le ciel par l'enfant Jésus et soutenue par deux anges du bon Dieu."

Jacques Avril.

Origines des Villes Françaises

I

AVANT LES GAULOIS.

Les hommes, pour des raisons les unes diverses, les autres toujours un peu les mêmes, ont à toute époque senti le besoin de se réunir en agglomérations plus ou moins compactes. Aux siècles primitifs, il leur fallait se défendre contre les bêtes féroces dont les forêts pullulaient aussi bien que contre les tribus nomades ou hostiles, ce qu'ils ne pouvaient faire en s'éparpillant.

Dans les pays où se trouvaient des lacs, ils eurent souvent l'idée, en Europe, d'asseoir leurs demeures les unes à côté des autres sur pilotis au milieu des eaux, et on a reconnu en France, comme en Suisse, de nombreuses traces de ces " cités lacustres," par exemple dans les lacs d'Annecy, du Bourget, et dans les hautes plaines que remplissaient jadis, avant de s'être frayé une issue libre vers la mer, les eaux de la Garonne, de

l'Adour, des Gaves de Pau et d'Oloron. Les maisons qui composaient ces cantonnements étaient établies sur des planchers formés de troncs d'arbres, et reliés à la rive la plus voisine par des ponts que terminait une échelle mobile. On a pu se représenter assez exactement soit les dispositions générales de ces agglomérations rudimentaires, soit même les procédés mis en œuvre par des générations successives pour les agrandir. Mais aucune de ces villes aquatiques n'a duré jusqu'aux temps dits historiques ; on ignore et leurs noms et les noms ethniques de leurs habitants. Aucune non plus de nos villes modernes ne peut se vanter d'être rattachée à elles par un lien quelconque de filiation.

Les grottes offraient aussi à nos ancêtres, insuffisamment armés contre les animaux sauvages, des

abris sûrs et d'un aménagement facile ; mais rarement elles étaient nombreuses sur un même point ; et, s'il y eut beaucoup d'habitations souterraines, il n'y eut pas, à vrai dire, de villes souterraines.

Dans les pays, au contraire, qui n'offraient ni lacs, ni cavernes, et où force était de bâtir les demeures au milieu des terres, on rechercha les endroits inaccessibles, entourés d'escarpements naturels ; et lorsqu'il ne s'en trouva pas, on s'exerça à amonceler des pierres brutes à en former des enceintes retranchées, vrais rudiments des places de guerre. De ces enceintes, pouvant renfermer des centaines d'habitations, il ne reste pas de vestiges auxquels on puisse avec raison suffisante attribuer une origine aussi reculée.

Les peuples qui, depuis ces âges mystérieux, se sont fixés sur le sol de la France actuelle, ont, eux aussi, bâti des villes, et celles-là ont laissé des débris qui permettent déjà d'en désigner l'époque et la nationalité. C'est ainsi que, dans le Languedoc, à Nages, dans le département du Gard, et à Murviel dans celui de l'Hérault, des broussailles cachent des murs en pierres sèches, mais travaillées au ciseau, et d'un système de construction que des exemples analogues, trouvés en Italie, amènent à rapporter à un peuple de race ombrienne ayant précédé les Gaulois dans ce qui fut plus tard la Provence et le Languedoc. Mais il y a bien des siècles que ces emplacements sont devenus déserts, et il est probable qu'au moment de la conquête romaine, les villes qui les occupaient

avaient, ou disparu, ou passé à l'état de villes mortes.

Il est cependant mainte cité des côtes de Provence, encore florissante aujourd'hui, qui peut revendiquer une origine aussi lointaine, c'est-à-dire remontant au septième ou au sixième siècle avant notre ère, et une existence ininterrompue depuis cette origine. D'après une gracieuse légende bien connue, et sur laquelle nous reviendrons plus loin, Marseille aurait eu pour fondateurs, vers l'an 600, des contemporains de Nabuchodonosor, de Solon et de Tarquin l'Ancien, et l'érudition moderne remonte plus haut encore. De nombreuses découvertes, appuyées par une interprétation plus rigoureuse des documents écrits, ont prouvé que les Phocéens venus à Marseille avaient déjà trouvé là ou tout à côté un important comptoir des Phéniciens, et que ce même peuple est le vrai créateur non seulement de Marseille, mais encore de la plupart des villes du littoral provençal et languedocien, qui ont conservé une réelle importance commerciale et maritime les unes jusqu'à la fin du moyen âge, les autres jusqu'à nos jours. Port-Vendres, Narbonne, Toulon, Monaco sont ou paraissent être de ce nombre.

C'est donc aux Phéniciens que sont dues les premières villes bâties sur le sol français dans des conditions suffisantes de vitalité ou de durée ; ce sont les seuls du moins à qui l'histoire puisse rendre, pièces en main, ce témoignage.

Anthyme Saint-Paul.

“ Nos Fautes ”

(Du Dictionnaire de M. Raoul Rinfret.)

Coppe.—N'est pas français. Est employé à tort pour distinguer le cuivre pur du laiton. *L'église de Notre-Dame est couverte en cuivre, et non en coppe.*
Une coppe, faute : dites un cent.

Coq l'œil.—Corruption probable de *Coelès*. N'est pas français. Dites : *borgne*. Un *borgne*, un *homme borgne*.

Coquerelle.—Est en français un terme de blason. Mais c'est une faute de donner à ce mot le sens de *blatte* ou *cafard* : insecte qui vit dans les boulangeries, cuisines, moulins malpropres.

Cordeaux.—Se dit à tort pour *guides* ou *rènes* servant à conduire un cheval. *Guide* est du féminin.

Corder du bois.—Cette expression signifie en français : mesurer le bois mis en corde. Ce qu'on entend ici pour corder du bois, doit se dire *empiler du bois*.

Cordon.—Ce mot n'est pas français dans le sens d'un quart de corde (de bois).

C'est une faute d'appeler *cordons*, ligne de front et l'arrière-ligne d'un rang de terres.

Cordonner.—*Cordonner* une terre, un rang. Cette expression n'est pas française ; il faut dire : *tracer l'arrière-ligne, la ligne de front* (selon le cas) *d'un rang, d'une terre*, et non *les cordonner*.

Cornailier.—Est, en français, un terme de menuiserie. C'est une faute de l'employer pour signifier *corner*, *encorner*, *frapper avec les cornes*, en parlant d'un bœuf, d'un bélier. *Ce bœuf a corné, a encorné son maître*, et non, *a cornaillé son maître*.

Cornet.—Quelques-uns désignent à tort par *cornet* l'instrument que nous nous mettons à l'oreille en conversant par le téléphone. Il faut dire *récepteur*. La partie dans laquelle on parle est le *transmetteur*.

- Cornettiste.**—Anglicisme (*cornettist*); n'est pas français. Dites *cornet* pour désigner la personne qui joue le cornet. De même on dit: *un cor, un tambour, une trompette, une clarinette* pour celui qui joue ces instruments.
- Corn starch.**—Terme anglais. Se traduit par *amidon de maïs*.
- Corporation.**—Une *corporation* est une communauté civile composée des habitants d'une localité, et qui existe légalement en vertu d'une charte émanant de la couronne ou de nos législateurs. C'est un anglicisme de donner à *corporation* le sens de *municipalité* (signifiant le territoire administré par des officiers municipaux); ou de désigner ainsi le corps des officiers qui administrent une municipalité. Il faut dire: *La municipalité de Québec renferme maintenant St Saviour, et non la corporation... La municipalité de Montréal a décidé que... et non la corporation de Montréal...* L'hôtel de ville est appelé, mais à tort, *corporation*.
- Corporence.**—N'est pas français. Corruption de *corpulence*.
- Corps.**—On dit, à tort, *un corps de flanelle, un corps de laine*, ou simplement *un corps* pour désigner le vêtement que l'on porte sous la chemise. L'expression française est *gilet (de flanelle, de coton, ou de laine, selon le cas)*. On dit quelquefois aussi *tricot et camisole*, en français.
C'est une faute d'appeler *corps mort* un tronc d'arbre étendu par terre dans une forêt. *Corps mort* désigne en français des poutrelles enterrées au bord d'une rivière où l'on construit un port, et aussi une espèce de bouée.
- Corvée.**—Cette journée de travail que se prêtent mutuellement nos cultivateurs, dans un moment de besogne pressante, ne peut s'appeler *corvée*, car ce mot implique non un travail volontaire, mais un travail obligatoire. Les seules expressions françaises qui me paraissent rendre l'idée sont *journée d'aide*, ou simplement *coup de main*. (M. Fréchette, *Patrie* du 9 mars 1895). *Il lui a donné un coup de main, pour ramasser ses récoltes.*
- Costume.**—Le *costume* est l'habillement qui distingue les personnes constituées en dignité ou chargées de fonctions publiques. *Le costume de ministre*. Mais il faut dire *uniforme*, et non *costume*, pour désigner l'habillement porté par les élèves d'un collège ou d'un pensionnat de jeunes filles, et celui des militaires.
- Côté.**—Ne dites pas: à *chaque côté*, ni *chaque coté* du chemin, mais de *chaque côté* du chemin. Ne dites pas: *dans l'autre côté*, mais: *de l'autre côté* (dans la chambre voisine).
- Coteau.**—Ecrivez *coteau*, sans accent circonflexe, et non *côteau*.
- Côtelettes de veau.**—Ne doit s'employer que pour les *côtelettes* du veau, et non pour traduire *veal cutlets* (qui se dit en français: *tranches de veau*).
- Coti.**—Ce qu'on appelle ici à tort *bois coti* se nomme, en français, *bois échauffé, pouilleux, malandre* ou *cani*, c'est-à-dire, du bois qui commence à pourrir. *Coti* est français, mais populaire, et signifie *meurtri*; ne se dit que des fruits: *pomme cotie*.
- Cotir.**—Se *cotir* ne se dit en français que des fruits; signifie *se meurtrir, s'écraser en tombant*. Au lieu de dire: *bois cotil*, dites *s'échauffé, commence à pourrir*. V. *Coti*.
- Cotiseur.**—N'est pas français, dites *estimateur*.
- Coton.**—Ne dites pas: *coron de feuille*, mais *nerveure de feuille* ou *côte de feuille*; ne dites pas: *coron de blé d'Inde*, mais *râpe, rachis* ou *râfle* de maïs; ne dites pas *coron de chou*, mais *trognon de chou*.
- Cotonné.**—N'est pas français dans le sens de *mêlé, pris en paquet*, comme dans l'expression: *cheveux cotonnés*. Cette dernière expression signifie en français: *cheveux courts, frisés*, comme ceux des nègres.
- Cotonnier.**—Désigne en français l'arbuste qui produit le coton. Il ne faut pas traduire *cotton-wood, cotton-tree* par *cotonnier*, mais par *liard* ou *peuplier du Canada*.
- Coton-waste.**—Terme anglais. Se traduit par *déchet de coton, bourre de coton*, ou simplement par *bourre* (féminin).
- Couac.**—Est, en français, un son faux et discordant d'un instrument ou d'un chanteur. *Faire un couac*. N'est pas français pour désigner le *butor*: échassier du genre héron; ni le *charlatan*. Ce dernier sens est un anglicisme (*quack*).
- Couche-chaude.**—Est, en français, une *couche* dressée avec du fumier de cheval en fermentation. Dites *bâche*, abri ordinairement vitré sous lequel on cultive des plantes délicates ou des primeurs. Ce qui recouvre la bâche est un châssis et non des vitraux. V. *Vitraux*.
- Couette.**—C'est une faute de donner à l'expression: *couette de cheveux*, qui n'est pas française, les divers sens de *tresse, de natte, de banie, de cadennette de cheveux*.
- Coulée.**—N'est pas français dans le sens de *ravin, petite gorge*.
- Coup.**—*Un coup* que n'est pas français. Dites: *Dès que, du moment que. Dès que, du moment que la pluie est finie*, et non *un coup que la pluie...*
- Coupant.**—L'expression *au plus coupant* est incorrecte. Dites: *au plus court, le plus vite possible*.
- Coupe.**—Dites *tranchée* ou *coupée*, et non *coupe*, pour désigner l'excavation au fond de laquelle passe le chemin de fer.
- Couper.**—L'expression *couper les gages* n'est pas française. Dites: *réduire les gages*.
Ne dites pas *couper l'eau à un cheval*, pour *rompre l'eau à un cheval*: interrompre un cheval pour qu'il boive à plusieurs reprises, surtout quand il a trop chaud, *couper l'eau à un cheval*, en français, c'est y ajouter du son pour qu'elle soit moins dure.
- Cour.**—Il ne faut pas donner à ce mot le sens de *tribunal* ou *d'audience*. Au lieu de: *ce procès a passé par toutes les cours*; j'ai assisté à la cour de ce matin, il faut: *ce procès a passé par tous les tribunaux*; j'étais à l'audience de ce matin.
- Courant.**—Au lieu de: *Le dix COURANT*, dites plutôt le *dix* du *COURANT*, c'est-à-dire: *Le dix du mois courant*.
- Courir.**—*Courir comme, courir pour*, dans le sens d'*être candidat, se porter ou se présenter comme candidat* sont des anglicismes.
Ne dites pas: *courir les campagnes, les champs*; mais *courir à travers, parcourir les campagnes, les champs*.
- Course.**—*Tirer une course* n'est pas français; dites: *prendre part à une course*, ou simplement *courir*.

La trace circulaire que suivent les chevaux dans un champ de course s'appelle la *piste*, et non la *course*. La *piste* a un quart de mille de long.

Au lieu de *course sur une banque*, qui est un anglicisme, dites : *demande de remboursements*.

Court.—L'on peut être *court d'argent*, mais l'on ne peut être *de court d'argent*.

Court, dans ce genre de phrase, est adverbe : *Il coupe les cheveux court*. Elle demeura *court* après les premières paroles.

Coûtances, Coûtements.—Ne sont pas français. Dites *coût, dépense*.

Couteau à poisson.—L'espèce de couteau qui sert à dépecer le poisson s'appelle *truëlle*.

Côter.—Il faut écrire : *Les douze cents dollars que cette maison m'a coûté*, et non *coûtée*, ni *coûtés*, parce que *côter* est neutre.

Couvé.—Ne dites pas : *un œuf couvé*, mais *couvi* à demi gâté). *Des œufs couvis*.

Couvert.—L'expression à *couvert* signifie en français, à l'abri des intempéries. Il s'est mis à *COUVERT*. Ne dites pas : *Demander, donner à COUVERT* mais *le couvert* : *On lui donne le vivre et LE COUVERT pour la nuit*.

Ne dites pas : *le COUVERT d'un livre*, mais *la couverture d'un livre* ; ni *le COUVERT d'une boîte, d'un vase*, mais *le couvercle*. *Le COUVERT d'une montre* se dit, en français, *la boîte d'une montre*.

COUVERT, adjectif. *Montre COUVERTE* est une expression vicieuse. Dites *savonnet*, *montre savonnette*, *montre à double boîtier*.

Couverté.—Il faut dire une *couverture* de lit, et non une *couverte*. La *couverture* dont se servent les militaires s'appelle cependant *couverte*.

La Correspondance

LA BARONNE DE SEILLAC À MADAME DE
BRIVES.

Château de Seillac, par Périgueux.

17 mars 18 .

Chère Madame,

Merci pour votre aimable lettre, pour cette bonté avec laquelle vous jugez mon Robert,

Tous les arrangements que vous proposez relativement au mariage me paraissent convenir à merveille.

J'ai hâte de vous voir tous. Les longues conversations que j'aie eues avec Robert pendant son *bref* congé, les grandes lettres qu'il m'écrit, toutes pleines de vous, me font connaître aussi ceux qui l'ont accepté pour fils, qui ont eu assez de confiance en lui pour lui accorder leur fille bien-aimée.

Je lui écrirai dans quelques jours à cette enfant qui m'est si chère déjà, que j'appelle ma fille, depuis le jour où elle est promise à mon Robert.

J'arriverai à Paris huit jours avant le contrat.

Il faudrait bien une semaine pour revitailler ma garde-robe de provinciale. Il y a dix ans que je n'ai mis les pieds dans la grande ville, n'ayant plus quitté le deuil de mon mari. J'accepte de tout cœur, chère Madame, les bonnes offres que vous me faites, j'aurai besoin de vous pour me tirer d'affaire au milieu des modistes et des couturières, bien que je ne veuille pas trop m'écarter de mes habitudes de simplicité.

Adieu, chère Madame, veuillez continuer vos bontés à mon fils. J'embrasse Mad... Non... notre petite Laurence avec tendresse. Recevez, je vous prie, pour vous et pour Monsieur de Brives, l'expression de mes sentiments affectueux et sympathiques.

BORDES-SEILLAC.

M. DE BRIVES AU COMTE DE MEURSAULT.

Paris, le 9 mars 18 .

Mon cher oncle,

Je veux que vous soyez tout de suite instruit d'un événement de famille qui nous remplit tous d'une grande joie.

Notre fille Laurence vient d'être demandée en mariage par un jeune capitaine de chasseurs à pied, le baron Robert de Seillac. Le fiancé ne possède pas une grande fortune, mais il est plein d'avenir, et son caractère nous paraît la plus sûre garantie de bonheur pour notre chère enfant.

La famille de Seillac est très honorablement connue, c'est l'une des plus anciennes de Périgord. Madame de Seillac, née de Bordes, est issue d'une bonne famille de robe de l'Anjou.

M. de Seillac est fils unique, il n'a plus son père. A lui seul reviendra toute la fortune, dont il laisse présentement les deux tiers à sa mère.

Nous voulons espérer, mon cher oncle, que

vous pourrez vous déranger pour le mariage de notre Laurence. Vous nous rendriez tous bien heureux, et, alors, je vous demanderais de vouloir bien être l'un des témoins de ma fille.

Nous attendons votre réponse avec impatience. Nous recevons aussi avec un grand plaisir et un très vif intérêt des nouvelles de votre santé.

Je vous prie, mon cher oncle, de croire à mon sincère attachement. Ma femme et ma fille vous embrassent affectueusement.

Votre neveu,

M. DE BRIVES.

—

LE COMTE DE MEURSAULT À M. DE BRIVES.

Château des Tourbelles, 11 mars 18 .

Mon cher Maurice,

J'ai appris avec un grand plaisir que ma jolie petite-nièce Laurence est fiancée à un jeune homme de mérite.

J'aurais été très heureux d'aller jouir de votre bonheur à tous, mais ce voyage serait trop fatigant à mon âge, et bien que ma santé soit assez bonne. Ce sont les jeunes mariés qui viendront me voir, après la lune de miel, dans ma vieille gentil-hommière.

Je prie ma charmante petite-nièce d'accepter ces billets de banque pour acheter elle-même, en souvenir de son vieil oncle, un objet qu'elle choisira mieux que moi. Je lui adresse aussi d'anciens ustensiles en argent dont elle saura tirer parti dans son ménage. J'y joins mes vœux pour son bonheur.

La campagne est déjà fort belle dans notre région. Mes blés sont superbes et mes arbres commencent à fleurir. J'en suis bien aise pour mes pauvres métayers si éprouvés l'an dernier.

Au revoir, mon cher neveu. Crois à ma vive affection. Embrasse ta femme et ta fille pour moi. Roger arrivera-t-il assez tôt pour le mariage ?

Ton oncle,

MEURSAULT.

LAURENCE DE BRIVES AU COMTE MEURSAULT.

Paris, le 12 mars 18 .

Mon cher oncle,

Je vous remercie bien vivement du superbe cadeau que vous me faites. Grâce à vous, mon ménage pourrait être tout de suite aussi bien monté que celui de maman. Mais je ne veux pas faire de folies, et je ne dépenserai pas entièrement cette grosse somme que je tiens de la générosité et de l'amitié de mon cher oncle.

Les objets d'argenterie d'une forme si ravissante et d'un si beau travail feront la gloire de la maîtresse de maison que je serai dans quelques jours, s'il plaît à Dieu.

Comme nous regretterons tous votre absence le jour de mon mariage, mon cher oncle ! Oui, j'irai vous présenter mon... mari. M. de Seillac trouve que vous avez fait à votre petite-nièce un présent royal.

Soignez-vous bien, cher oncle. J'aurai grande hâte de vous remercier de vive voix, de me retrouver aux Tourbelles où j'ai toujours été si choyée, si gâtée.

Au revoir, je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher oncle. Papa et maman vous envoient toutes leur affections. Ils joignent leurs vifs remerciements aux miens.

Votre nièce reconnaissante qui vous aime,

LAURENCE DE BRIVES.

Notre Roger sera ici dans huit jours.

—

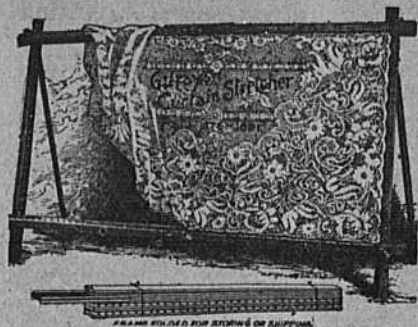
MADAME DE BRIVES A MADEMOISELLE DE COLDOMME.

Paris, le 9 mars 18 .

Ma chère Alice,

Nous marions notre Laurence au baron Robert de Seillac, capitaine au 40^e bataillon de chasseurs à pied. Trente ans, bonne famille, bel avenir cavalier de grande mine, brillante intelligence, caractère chevaleresque. Fils unique d'une femme remarquable. Fortune médiocre.

SECHOIRS A RIDEAUX.



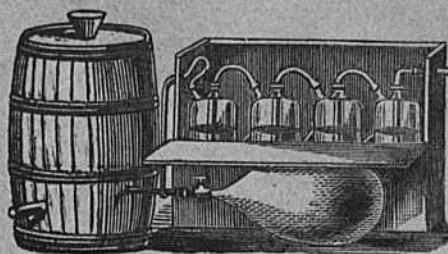
\$2.50
\$3.00
\$3.50
\$4.00
CHAQUE.

Epargnent les Rideaux et donnent l'apparence de neufs. Chez

L. J. A. SURVEYER,

6 rue St. Laurent, MONTREAL.

CAZ reçu tous les jours.



DR. YOUNG,
DENTISTE,

Tous les derniers perfectionnements de la dentisterie.

1694 rue Notre-Dame, MONTREAL.

TELEPHONE No. 2515.



PIANOS! PIANOS!

a cinq Cordes, ou deux

PIANOS

Dans Un.

La plus grande découverte dans la fabrication des pianos par les célèbres manufacturiers **Hoerr** d'Allemagne. Venez visiter ces instruments avant d'en acheter d'autres. Toujours en mains les pianos des plus célèbres manufactures vendus pour du comptant à des prix défiant toute compétition, ou avec des conditions les plus faciles.

HURTEAU & GERVAIS,

Bell Tel. 6718.

1626 Rue Ste. Catherine,

MONTREAL.

P.S.—Une visite est sollicitée.

Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,

No. Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées sur les Vieilles Racines.

LE COQUET Le plus complet des Journaux de Modes.

Texte illustre, Gravure colorée et Patron coupe dans tous les numeros.

Tous les samedis sans annexes - 18 fr. par an.
Tous les samedis avec annexes - 30 fr. —
Tous les 15 jours " " - 24 fr. —
Tous les 15 jours " " - 13 fr. —

Paris-Figurine JOURNAL DE MODES.

Texte illustre, 2 Figurines et Patron coupe dans tous les numeros.

Paraît le 1er et 15. — 28 fr. par an.

Le Journal des Modistes Journal Professionnel

EXCLUSIVEMENT EDITE POUR LES MAISONS DE MODES.

Paraît le 1er de chaque mois.

Edition française 18 fr. par an.
Edition étrangère en 6 langues 18 fr. —

Le Journal des Lingeres LINGERIES, CHAPEAUX, LAYETTES.

Paraît le 1er de chaque mois.—Un an..... 8 fr.
Avec une gravure colorée de 5 chapeaux..... 10 fr.

Demandez spécimens et conditions d'abonnements à

M. A. ALBERT, directeur, 6, rue Favart, Paris.

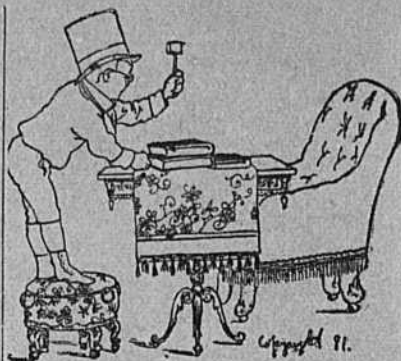


PROPOSITION.

Nous nous proposons de faire l'impossible pour donner satisfaction à nos clients et acquérir leur entière confiance.

LES
Lecteurs
... ET ...
Lectrices
... DU ...
"Coin du Feu"

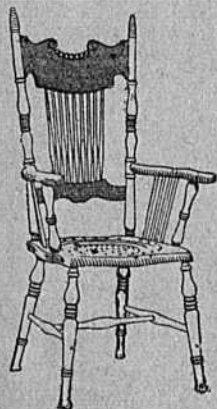
Sont instamment priés de visiter la



SPEAK UP GENTLEMEN

DISPOSITION.

Nous disposons de moyens qui nous permettent d'offrir des meubles neufs et de goût, au prix qu'on pourrait se procurer des meubles démodés à l'encan.



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

GRANDE EXPOSITION DE MEUBLES NOUVEAUX
FABRIQUES ET IMPORTES

Spécialement pour notre clientèle.

Les visiteurs sont toujours bienvenus, qu'ils achètent ou non.

RENAUD, KING & PATTERSON,

650 et 652 rue Craig



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

BLANCHISSAGE POUR FAMILLES A LA LIVRE

NOUVEAU, SATISFAISANT, ECONOMIQUE.

Pour détails et autres informations adressez "Laundry Dept."

THE MONTREAL TOILET SUPPLY CO.,

589 rue Dorchester
TEL. 1807.

Pharmacie Laporte

Propriétaire des Préparations suivantes :

SIROP PULMONAIRE COMPOSE,
Guérit les rhumes obstinés.

Sirop d'Hypophosphites Composés,
Excellent Tonique pour débilité et faiblesse causées par l'épuisement.

PHARMACIE LAPORTE,
1130 Ontario, - MONTREAL.
TEL. BELL 6365.

Le Gouverneur a Gaz Imperial

FERA EPARGNER DE

15 a 30 p.c. sur votre Compte de Gaz
S'adapte aux poêles à gaz, aux grils à gaz, aux engins à gaz et à toutes les fins manufacturières et éclairantes

On peut le voir fonctionner chez

GARTH & CIE,
536 RUE CRAIG.

ARCAND FRERES, Seuls dépositaires pour le Canada des toiles hygiéniques de l'Abbé Kneipp.
Marchands de Nouveautés

111 RUE ST-LAURENT, Coin de la rue LaGauchetière.

Ma fille aime de toutes ses forces ce fiancé accompli... qui lui avait donné son cœur à la première rencontre. Je suis heureuse du bonheur de Laurence... heureuse et cependant un peu triste, un peu inquiète même, malgré une grande confiance en mon futur fils.

Mais c'est dur de marier sa fille, de s'en séparer, de se demander si elle ne trouvera pas des mécomptes et des douleurs dans la vie nouvelle qu'elle va commencer. Je lui cache, bien entendu, mes angoisses involontaires, je ne lui dis pas le chagrin que me causera son départ de "la maison", le vide que me fera son absence. Chère enfant, je ne voudrais pas troubler les beaux jours de ses fiançailles, et, devant elle, devant tous j'ai du courage. Pardonne-moi de m'être épanchée auprès de toi, de t'avoir attristée.

C'est fini, je veux chasser ces pensées, pour qu'elles ne transpercent pas, ne viennent pas gêner la joie de mon beau jeune couple.

Viendras-tu, ma meilleure amie, me soutenir en ce jour du mariage et sourire avec tous à Laurence? Oui, j'en suis sûre, si la santé te le permet. Réponds-moi vite à ce sujet.

Nous attendons Roger. J'ai bien besoin de la présence de mon fils. Ah! je ne me croyais pas si faible! Je ne savais pas que ce fût si dur de se voir enlever sa fille. Ma chère petite Laurence! qu'elle soit heureuse seulement, et je me résignerai.

Je t'embrasse avec tendresse, ma chère Alice; mari et Laurence baisent tes blanches mains, les plus belles du monde.

Ton ami dévoué,

MARGUERITE.

MADemoiselle DE COLDOMME A MADAME DE BRIVES.

Tours, le 10 mars 18 .

Ma chère Marguerite,

Je te félicite et te plains à la fois. Tu remets ta fille entre bonnes mains, et ce qui doit te rassurer, c'est non seulement le caractère du fiancé, mais aussi celui de Laurence... qui est le tien. Ta fille sera heureuse et rendra heureux, parce qu'avant toute chose elle saura aimer.

Cependant, je comprends le désarroi de ton cœur, ma pauvre Marguerite, et je sais que ta petite Laurence manquera beaucoup à ton foyer. Sois courageuse; — les mères sont faites pour le sacrifice. Le bonheur de Laurence te donnera, du reste, de profondes joies.

Je n'assisterai pas au mariage. A cette date, j'aurai encore près de moi ma très vieille cousine de Blémont, à laquelle je dois doublement d'égards dans la triste situation où elle est réduite. Tu m'approuveras de ne pas avancer d'un seul jour son départ, même pour aller à toi, à Laurence.

Mais dès que je serai libre, je courrai près de toi, j'essayerai de te remplir un peu, de mon mieux, ces premiers jours si durs de l'absence de Laurence.

Je souhaite à ta chère fille tout le bonheur qu'elle mérite. Je lui envoie, à titre de souvenir du doux événement, quelques mètres de vieux point pour orner une de ses robes de jeune femme. C'est une dentelle de famille, et je suis bien aise qu'elle passe à ma petite amie. Embrasse-la bien pour moi, ta chère mignonne, et sois forte, ma bonne Marguerite.

A bientôt. Toutes mes tendresses pour toi et un bon souvenir pour ton mari. Auras-tu ton fils?

Ton amie,

ALICE.

*Mère des Douleurs**(Suite)*

Lundi.

La roue des jours s'est remise à tourner... Je revis mes espoirs, je ne vis plus que de cette vie en arrière... Mes heures font au rebours le tour du cadran. Je ne sais si je pense encore. Je crois réellement qu'il y a quelque chose de mort en moi... Et cependant mon corps fait encore le geste de la vie.

Je n'ai plus osé entrer dans sa chambre. La porte en est restée ouverte ; mais je passe devant elle comme une ombre. Il y a toujours sur le lit les anciennes roses ; je ne les ai pas renouvelées. Leur arôme mourant emplit l'escalier... Pourquoi ne suis-je pas entrée ? J'obéis ainsi à des choses en moi, dont je ne sais pas les causes.

Mardi.

J'ai cru m'apercevoir que les gens me regardaient. Il y avait de la pitié, de la sympathie, peut-être autre chose encore dans leurs regards. Je ne vais plus au village. C'est à peine si je descends au jardin. Je m'enferme dans ma chambre... Cet " autre chose " me fait toute froide. Je suis pour ce âmes primitives une si étrange femme ... Ils m'aiment, je crois, un peu, et à la fois ils se méfient. Ils ont pour les apparences anormales la peur instinctive de l'animal, de la vache aux gros yeux chimériques, du chien qui aboie à la lune dans les puits. Je n'ai pas de mari, je n'ai presque plus de fils. Et ce sentiment inexplicable éprouvé devant Michèle l'autre jour me revient comme s'ils lisaient au fond de moi la chose effacée... comme s'ils me jugeaient. Ah ! les pauvres femmes ! Nos mariages, même déliés, ne sont pas finis. Le divorce ne défait que les liens matériels. Je suis toujours la femme à qui un père a repris son enfant. Je suis toujours la mère qui a une rougeur au front, une rougeur qui ne vient pas des baisers de son enfant.

Norbert me paraît découragé. Il ne regarde plus du côté de la route par-dessus la haie. Il a cessé lui aussi d'espérer. Le pauvre homme avait

mis tout l'effort de ses vieux ans à embellir le jardin pour les pas du jeune maître. C'est ainsi qu'il l'appelait en me parlant de lui. Ce mot remuait en moi des intimités si délicieuses, si profondes ! Il était comme le droit reconnu de l'enfant dans la maison. Il était comme une parole d'humble servage saluant l'arrivée d'un doux seigneur. Il me donnait un maître à moi-même. Le doux seigneur n'est pas venu, et le jardin retombe à l'abandon.

Ni Norbert, ni Michèle ne m'ont plus reparlé de l'absent. Mais leurs yeux me suivent de loin, affectueux et craintifs. Quelquefois, la bonne Michèle soupire. Je leur suis reconnaissante de leur discrétion.

Mercredi.

Je suis partie à travers la campagne. J'ai pris par les sentiers qui m'écartaient du village. Malgré la pluie, j'ai marché, marché... Un peu de force m'était revenu ; j'étais presque heureuse de me sentir en accord avec la tristesse du paysage. Des nuées basses et lourdes traînaient ; l'eau du ciel hersait la terre jusqu'aux horizons. C'était la même oppression noire et vide qu'en moi-même ; un vent léger gémissait aux arbres ; les feuilles semblaient égoutter des pleurs. Et une grande solitude faisait paraître les champs abandonnés et nus. Je ne sais plus au bout de combien de temps j'ai atteint le remblai à la crête duquel passe la voie ferrée. Je me suis appuyée à un arbre ;—j'ai attendu. Un grondement s'enfla, monta des plaines comme une rumeur de grandes eaux. Mon cœur battait avec une force extraordinaire, je dus entourer l'arbre de mes bras pour ne pas tomber. Et je ne respirais plus ; je vivais d'un espoir infini dans la minute qui allait venir. Une masse noire vertigineusement se rapprocha dans les hachures grises de l'air ; le sol de proche en proche fut secoué. Comme l'éclair, comme la foudre le train passa sur le remblai, dans un tourbillonnement de ciel... Peut-être il y avait là derrière les vitres, regardant s'accourir l'étendue, un

filis qui s'en retournait vers les mamelles nourricières après un long exil.

Le train déjà s'était enfoncé dans les horizons quand la conscience me revint. Je compris alors pourquoi, à travers la pluie et le vent doux, percée jusqu'aux os sous l'abri incertain d'un en-cas, mes pas, presque à mon insu, m'avaient menée jusqu'au remblai. C'était la première fois que je me reprenais à cette pensée des trains roulant là-bas, emportant les départs et les retours, toute la vie... J'étais venue simplement pour voir passer cette file de voitures cahotées comme à travers un orage, pour me sentir un instant battue du grand vent des âmes précipitées à leurs destinées. Je ne crois pas qu'aucune autre pensée m'eût fait marcher si longtemps à travers la campagne. Encore fut-elle plutôt instinctive ; je ne la reconnus qu'après qu'elle se fut réalisée. Cependant, ô mon cher Jean, c'était bien toi encore qui en ce moment fut cause du délicieux, de l'atroce battement de mon cœur... Je te sentis tout à coup si près de moi qu'il me sembla que c'était toi qui venais de passer. Ton souffle me glissa sur les lèvres ; le tremblement de la terre courut en moi comme si elle s'était agitée sous tes pas... Serait-ce de nouveau l'espoir ? Je m'en suis retournée plus tranquille, allégée, délivrée ; je ne prenais pas attention à l'horrible froid qui me glaçait tout le corps. La pluie à présent avait redoublé ; elle entraînait les sables dans les ruisseaux...

Jeudi soir.

Une fièvre violente m'a prise en rentrant. Je crois que j'ai déliré un peu. Cette pauvre Michèle est restée près de moi une partie de la nuit... Vers midi, j'ai pu me lever enfin. Il me reste un grand brisement qui n'est pas sans douceur. J'ai longtemps pleuré. Maintenant je relis tes lettres. O mon Dieu ! faites dans votre miséricorde que je puisse espérer encore !

Vendredi.

C'était aujourd'hui, il y a sept jours... Sept jours ! Je ne croyais pas que ma force aurait pu aller jusqu'à cela, jusqu'à supporter le retour de ce vendredi... Il est revenu et ne l'a pas ramené ; il

est revenu et je vis encore. Quelles indestructibles puissances résident en cette pauvre chose qu'est notre vie, toujours sur le point de se briser en morceaux et plus forte que toutes les meules qui passent dessus !... J'ai voulu relire ces feuillets, être la femme que j'étais il y a sept jours... Plus tard, en les retrouvant au fond d'un tiroir, tu les verras jaunies, sillonnés de longs ruisseaux séchés. Dis-toi alors que mes larmes les ont arrosés, qu'une mère y pleura de ne pouvoir revivre l'heure adorable où elle t'espéra venir. Ce n'était plus qu'une femme presque résignée, après l'autre si heureuse qu'elle craignait d'en mourir... Que ne suis-je morte dans ce moment, avec le cher fantôme de mon bonheur entre les bras, avec le sourire extasié qui mettait à ma bouche l'illusion de tes baisers ! Vois, j'en pleure encore, les mots à mesure sont lavés par mes larmes tièdes comme par un sang plus pâle et qui ne s'arrête pas de couler avec ma vie...

Je suis descendue ensuite ; j'ai voulu me retrouver plus près de toi, dans cette chambre parée de mon humble culte, oratoire des processions de mes pensées. Voilà sept jours que tu y dors, mon bien aimé, sans que j'aie osé te réveiller... Tu y dormais si profondément que c'était presque autre chose que je ne veux pas écrire ; je restais toute pâle rien que d'avoir approché du seuil... Et je suis entrée, je marchais sur la pointe des pieds... Ta tête charmante reposait sur l'oreiller, tu dormais d'un souffle léger, un sourire aux lèvres comme si tu rêvais à ta maman... Et les roses avaient perdu leur parfum funèbre, il n'y avait plus que l'odeur de ta chère vie... Je me suis approchée, j'ai mis un infiniment long baiser sur l'oreiller, là où je voyais s'entr'ouvrir ta bouche. Je l'appuyais si peu que tu ne t'es pas réveillé, mon Jean... Et ensuite je ne pouvais plus m'en aller, je me suis assise dans ton fauteuil, je t'ai regardé longtemps dormir. Un oiseau chantait dans l'arbre, contre sa fenêtre ; c'était un chant très haut, comme venu du ciel, un chant que je n'avais pas encore entendu... Je ne pleurais pas, je souriais comme toi... Ce n'était pas un rêve, ce n'était pas ta chère ombre que j'ai cru voir ; c'était toi, c'était ton image même.

O mon enfant, sois remercié du bonheur que tu

me donnes... Ta présence a fleuri la maison. M'as-tu seulement jamais quittée ?

Samedi.

Il m'est resté d'hier une sensibilité étrange. Je me crois vivre hors de moi-même une vie double, triple, une vie subtile comme un fluide et qui est toutes les formes par lesquelles mon âme se rapproche de toi, qui est toutes mes âmes fondues en la tienne. Mes sens aussi ont pris une acuité merveilleuse qui me charme et me fait divinement souffrir à travers ce qui subsiste de mon corps dans cet état délivré où je ne suis plus moi, où il me semble que je participe au mystère de la vie en dehors de moi. Mon Dieu ! tout cela paraît bien singulier. J'entends vraiment vivre le silence ; il s'anime de rumeurs étranges comme s'il avait un cœur et que ce cœur se mit à battre sourdement. Il est plein de pas qui viennent de l'horizon, il est comme toutes les choses de nous qui vont se réaliser. C'est peut-être nous qui sommes des muets pour nous-mêmes, quand au contraire il est, lui, le silence, notre âme qui nous parle à l'oreille. J'entends ainsi, à d'immenses, à d'inexprimables profondeurs, frissonner magnétiquement, vibrer des êtres, des parcelles de vie et d'inconnu.

Quelqu'un marche autour de moi. Des esprits légers heurtent les boiseries. Un rire, une musique de fête tinte dans la clarté des cristaux. Je tressaille de ne savoir qui veut entrer dans la maison et se coule derrière la porte et fait là un petit bruit avec la bouche, comme pour se faire reconnaître. Des mains me frôlent si doucement que je crois que c'est le vent. Je me parle, et c'est une autre voix qui me répond. Je vois passer des figures dans les miroirs...Elles me regardent, elles disparaissent, elles semblent vouloir ne pas quitter les confins de la vie... Mes nerfs sont tendus comme des cordes de harpe : le moindre frôlement les fait résonner.

Mardi.

J'ai laissé passer ces trois jours sans écrire. A quoi bon ? On n'écrit pas le vide. Cette vie fluide, aérienne, délicieuse, ce courant d'au-delà

qui sensibilisa mes moindres fibres n'est plus... Tout espoir encore une fois a disparu...Je n'entends plus les voix, personne ne marche plus autour de moi, je vis par habitude.

Ce matin, comme j'étais au jardin, Michèle de loin m'a appelée. Elle agitait dans ses doigts une lettre que le facteur venait d'apporter. J'ai eu une telle secousse que je serais tombée. Alors elle s'est mise à courir ; elle était très rouge. La pauvre fille ! C'était un prix courant de la marchande où j'ai acheté mes rideaux. Quelle ironie, et comme cela me paraît loin déjà !...J'ai déchiré lentement ce papier. Je n'éprouvais nulle douleur. Je ne ressentais plus rien, rien...

Mercredi.

Si du moins tu m'avais écrit, mon Jean, si tu m'avais dit : Je ne peux pas venir... On ne veut pas que je vienne...Un mot, rien qu'un mot... J'aurais compris, c'eût été une douceur, presque une joie. Une mère se contente de si peu de chose !

J'ai perdu mon enfant à jamais. Je n'ai plus d'enfant. C'est bien toutes les morts en une seule... Il me semble que je descends chaque heure plus avant les spirales d'un puits, que jamais je ne finirai de m'enfoncer dans l'horrible noir sans limites.

Et je ne me révolte pas ! Je ne tends pas les bras vers Dieu en maudissant la vie !

Jeudi.

Une grande paix morne en moi, un grand silence comme parmi des ruines. Je ne pense plus même à la mort ; je ne désire plus mourir... Peut-être il y a pour l'âme à la longue, dans cet état d'anéantissement, une volupté plus grande que toutes les autres...

Seigneur ! Seigneur ! rendez-moi plutôt la souffrance ! Faites, Seigneur, que mes genoux saignent sur les pentes de ce calvaire, que mon cœur chaque fois soit écartelé sur les claies où il vous a plu de le traîner... C'est encore avoir un enfant que de souffrir pour lui !

5 heures du soir.

Demain vendredi... Mon Vendredi-Saint !

Vendredi, dans la nuit.

Jean ! Mon Jean est revenu ! et je ne suis pas morte de saisissement, de bonheur !... Je n'ai plus qu'un cri dans la gorge, plus que cette pensée dans la tête : Mon Jean est revenu ! Jean, ô mon cher Jean !... C'est à peine si je vois le papier sur lequel je trace ces mots. Mes pleurs coulent doucement, ne cessent pas de couler comme une rosée tiède... Je n'ai pas voulu les pleurer tous devant lui. Maintenant ils se mêlent à mon encre... Chacun d'eux est comme un peu de mes yeux où est restée son image ; c'est encore toi que j'y revois comme à travers les morceaux brisés d'un miroir... O mon Jean ! J'ai besoin de m'écrire à moi-même que tu m'es revenu, que tu es là près de moi, dans ta petite chambre, dormant ton beau sommeil de jeune homme... J'ai besoin de m'attester que ta présence sous ce toit n'est pas un rêve, que c'est bien toi dont le souffle heureux, léger tout à l'heure m'arrivait par la porte ouverte... Je suis allée te border comme autrefois quand tu étais petit, je t'ai baisé cent fois sur les yeux, sur tes adorables yeux couleur de miel et d'abeille... Ils se fermaient déjà : cette journée t'avait tant fatigué... Et ensuite je suis restée dans l'escalier, écoutant respirer toute la maison à travers le soulèvement harmonieux de ta poitrine... Il y a des bonheurs qui ne peuvent s'exprimer.

Jean ! mon Jean ! tu m'es revenu ! Je voudrais éterniser chacune des sensations de ce jour incomparable. Je voudrais que jusqu'à ma mort elles revivent pour moi en ces feuillets mouillés de larmes. Oh ! minute par minute les laisser s'égoutter de mon cœur comme l'eau de mes yeux tandis qu'elles sont toutes fraîches encore ! Ma main tremble, mon cœur bat avec une force inouïe, je suis encore trop près du bonheur. Se peut-il vraiment que ce fut ce matin ? Se peut-il qu'un seul jour suffise à contenir une telle immensité de joie ?

.....

J'étais au jardin, assise, les mains sur les ge-

noux, vide d'âme, de pensées. Une ombre a glissé sur le chemin ; je ne pouvais voir qui projetait cette ombre. Et tout d'une fois je me suis dressée, j'ai porté la main à mon cœur... Jean ! mon Jean ! je n'ai pu dire que ce seul mot, je me suis sentie mourir une seconde... Mes bras ne s'étaient pas ouverts. Tu t'es approché, tu m'as embrassée sur le front en me disant maman... Je crois bien que ce baiser m'eût fait revenir à la vie du fond de la tombe. Il m'est entré dans le sang, il a coulé dans toutes les parties de mon être, il m'a inondée comme un fleuve. Et cependant je ne pouvais déraïdir mes bras. Mon Dieu ! moi qui m'étais imaginé que nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre à en perdre le souffle... On a toujours tort d'arranger à l'avance ces moments-là. Tu me regardais étonné, un peu gêné ; tu t'étais fait, toi aussi, une autre idée de ta mère... Moi, je répétais toujours : Jean ! mon Jean ! C'était divin comme la minute avant d'entrer en paradis, et puis je me suis mise à sourire en te regardant, j'ai posé mes deux mains sur tes épaules. Je ne cessais pas de te regarder et de sourire, je n'avais plus conscience que je vivais, dans l'immensité ravie de ma vie. J'aurais pu rester ainsi des siècles à te regarder. Ensuite tout d'une fois je t'ai entraîné comme une folle, je t'ai poussé dans la maison et là... là !... Mes lèvres t'avaient baisé mille fois que je n'avais encore rien dit, je te serrais contre moi, je pleurais, j'avais de grands cris dans la gorge. Jean ! mon Jean ! toi aussi, tu étais si ému que tu ne trouvais rien à me dire... Peut-être, mon Jean, je te faisais un peu peur. Une mère, c'est presque comme une bête à qui on a pris son petit et qui le retrouve... Pense donc, après cinq ans ! après avoir désespéré de te revoir jamais ! Mais j'aurais dansé pieds nus sur des clous ! Je serais venue vers toi à travers le feu ! J'aurais accepté de tomber morte rien que pour caresser un instant ta petite chair d'autrefois ! Et c'était toi, c'était bien mon fils qui m'était rendu ! Je pressais ton front dans ma poitrine, je mangeais à pleines lèvres tes cheveux... J'ai dû te faire mal à force de te serrer contre moi.

Et puis, ô les yeux que tu eus tout à coup ! tu t'es mis à pleurer aussi, tu te courbais un peu ; tes larmes me tombaient dans les cheveux, lentes, chaudes ; nous sommes restés longtemps à sangloter. Vois-tu, ce moment-là suffirait à me payer de toutes mes souffrances. Je ne crois pas qu'une mère en puisse connaître de plus délicieux... Ensuite toutes les paroles me sont parties à la fois, je ne sais plus ce que je te disais, j'ai dû te parler de ton voyage, de ta santé, de ta vie là-bas. Tu étais un peu étourdi, tu me souriais, tu ne trouvais à jeter dans ce flux de mots qu'un oui, un non, en agitant tes cheveux bouclés... Mon Dieu ! C'est que c'est vrai, tu as gardé les cheveux que tu

avais enfant, les belles boucles brunes que j'enroulais autour de mes doigts. J'étais obligée de lever la tête pour te regarder. Quand je pense que tu ne me venais qu'à l'épaule ! Maintenant tu me dépasses de tout le front, ta maman semble avoir voulu rester juste assez grande pour atteindre à ta bouche.

Ah ! mon chéri, mon adoré Jean, je te retrouvais un homme, toi qui n'étais encore qu'un enfant ! Je ne puis me lasser de me répéter cela : Un homme ! mon fils est un homme ! Et cependant comme tes cheveux charmants, comme la petite forêt bouclée de ton front, les traits de ton visage m'évoquent toujours ton premier âge. Ils ont gardé la fleur divine d'innocence, ils ont à mes yeux la beauté tendre du souvenir. Mon Dieu ! avec quelle passion je te regardais ! Je ne pouvais détacher mes regards de la couleur et de la lumière de tes yeux, de la courbe de tes sourcils, de la forme de ta bouche. Je te répétais constamment le même mot charmé : Que tu es beau, mon Jean ! Que tu es devenu grand ! Tu avais fini par en rire en relevant la fine pointe de ta moustache d'un geste joli et viril, car la lèvre s'est couverte d'une soie souple et brillante... Dans ma petite folie, j'oubliais que tu arrivais de loin, que tu devais avoir faim... C'est toi-même qui fus obligé de m'en faire souvenir. J'ai appelé Michèle : elle levait si haut les yeux qu'elle n'eut pas contemplé autrement une tour. Et tout à coup nous avons aperçu à travers les vitres mon vieux Norbert qui remontait du fond du jardin, et lui aussi te regardait naïvement émerveillé, avec des regards comme il y en a dans les vieux tableaux. Alors les mots m'ont manqué, je battais l'air de mes gestes... Voyons, vite, vite, ma bonne fille... Des œufs, une omelette, des confitures... Et nous avons fait ensemble notre première dinette l'un près de l'autre, dans la petite salle à manger. Je ne me lassais pas de voir aller tes mains fines, j'en caressais la peau légèrement ambrée, le tiède et lisse satin. Et d'autres fois je n'osais plus te toucher, je te buvais des yeux comme une idole... c'est à peine, mon pauvre chéri, si je te laissai le temps de manger. Je t'étourdissais de mes questions, j'aurais voulu tout savoir à la fois de tes études, de ta vie... Te voilà donc ingénieur, toi aussi !... Tu n'avais pas voulu me l'écrire pour m'en laisser la surprise... Que je me sens peu de chose à côté de toute cette science !

Et puis c'étaient des "t'en souviens-tu ?" qui ne finissaient pas et nous reportaient au temps où tu étais encore mon cher petit enfant, où nous n'avions qu'une même vie, toi et moi. Comme si tout cela ne t'était pas sorti de la tête ! Tu plissais les yeux dans un effort de mémoire, tu remuais la tête ; tu as eu réellement l'air par moments de te rappeler. Je crois bien qu'il y avait là simple com-

plaisance de ta part. Ensuite nous sommes retournés au jardin ; tu m'as demandé si la fumée du tabac ne me gênait pas. J'ai senti un léger coup au cœur. Un seul mot suffit à nous faire mesurer les intervalles : quand je t'ai perdu, tu ne fumais pas encore.

Je t'ai mené vers les roses, un vol d'abeilles faisait une roue d'or autour des phlox, et puis Norbert t'a offert un bouquet, il ne savait que te dire en te le présentant, le doux vieil homme !... J'appuyais mon bras sur le tien. J'étais redevenue une toute jeune femme. J'aurais voulu te montrer à tout le village... Et nos deux ombres se mariaient à terre, je ne savais plus qu'elle était la mienne. Heureuses les mères qui peuvent finir ainsi, les douces vieilles mamans tremblantes qu'un bras filial retient de mourir !

Pourquoi as-tu cessé de me parler tout à coup, mon Jean ! J'ai cru voir se creuser un pli entre tes sourcils. Ah ! pauvre cœur en démençe qui cherche des taches à son bonheur ! La nuit nous a surpris dans ta chambre : je tenais tes mains dans les miennes, je te souriais comme quand tu es venu, je n'avais plus comme au matin qu'un mot à la bouche : Jean ! mon cher Jean ! Et je regardais tes yeux ; tout le ciel de ce soir charmant, de ce soir d'or et d'améthyste s'y reflétait.

Mon Dieu ! cela n'est pas un rêve ! Un vent léger agite la cime des arbres dans la campagne, on croirait entendre respirer le bel automne... Et un autre souffle aussi monte des chambres. La maison à présent a une âme.

Samedi.

Moi qui, même aux jours les plus mauvais, trouvais la force de confier à ces cahiers ma douleur, je suis sans force pour écrire mon bonheur... Il est peut-être plus facile d'être malheureux. Et puis j'ai peur, c'est si fragile tout cela ! J'ai la sensation de porter entre les mains un vase frêle et merveilleux ; ma vie comme une huile parfumée y est enfermée ; et je n'ose faire un pas, je voudrais m'immobiliser, mes mains tendues devant moi, parmi la fuite dangereuse des heures.

Il est minuit comme hier... Au revoir, mon Jean ! Dors sans rêve... Dors de toute mon âme !

Dimanche.

Au matin nous sommes allés entendre ensemble la messe dans la petite église blanche. O chère Notre-Dame-des-Bonnes-Odeurs ! pardonnez si mon Jean fut cause de quelque relâchement dans les habituelles ferveurs qui s'élèvent vers vos pieds bénis !... Une mère mouillait de ses larmes la dalle, et par ses actions de grâces s'efforçait de

suppléer, dans vos balances divines, à l'offrande un peu tiède des cœurs. Il est si beau ! Il apparaissait là comme un jeune roi...

Après le dîner, nous nous sommes promenés longtemps dans la campagne. Un léger nuage a passé sur moi. Mon Jean n'aime pas "les paysans" comme il les appelle. Il a affecté un certain dédain pour les arbres de mon bois. Je sens bien qu'il est habitué à de plus grands spectacles. Pourtant, enfant, c'est ici que j'ai souffert pour toi, c'est ici que par toi je suis heureuse. La beauté que nous prêtons aux choses ne vient-elle pas des sentiments à travers lesquels nous les contemplons ?

Lundi.

Déjà trois jours ! Je ne sais quelle frayeur m'a fait arrêter les pendules dans la maison... La nuit en tombant me pénètre d'un étrange et mystérieux frisson, elle est l'intervalle obscur où s'élabore l'inconnu. Je dors peu. Quelquefois une inexplicable angoisse me prend, je descends sur la pointe des pieds, il me semble qu'il n'est plus là, que quelqu'un me l'a volé. Et tout à coup j'entends sa respiration derrière la porte... la vie me revient, je ne puis plus m'en aller, je demeure de longs instants, les pieds nus sur le carreau, dans le froid des ombres.

Pauvre chéri, moi qui l'accusais de ne pas m'avoir écrit ! Une lettre égarée en chemin est la cause pour laquelle j'endurais mille morts !

Mardi.

Il a plu tout le jour. J'avais mis sur les rayons de sa petite bibliothèque quelques livres, des poètes, des sages. Il les a feuilletés d'un doigt négligent. Il m'a avoué qu'il préfère l'action à la méditation. Je l'ai longtemps regardé : pour la première fois je me suis aperçue qu'il ressemblait à son père. C'est une autre âme que la mienne qui se reflète dans son genre de beauté mâle et hardie. Le coup fut si brusque que je dus remonter chez moi. Je me suis vue dans une glace : j'étais affreusement pâle.

Il m'a parlé beaucoup de son cabinet de travail là-bas. Il ne m'a rien dit encore de sa chambre. Comme il doit la mépriser ! Pourtant, ô mon Jean, je l'avais arrangée ainsi qu'un calme et sûr refuge pour notre amour. Je l'avais mise sous la garde du Dieu des campagnes ; une âme simple et recueillie en eût goûté le charme. Depuis tant de temps que, meuble à meuble, usant mes mains et mes yeux à la parer de son pauvre luxe d'étoffe s

je l'accordai à l'espoir de ta présence, elle fut l'oratoire où mon culte agenouillé secrètement venait t'adorer.

Je ne t'en veux pas, je te plains plutôt. Entre celui qui sans doute te réclame déjà là-bas et ta mère, tu dois connaître le supplice de faire de ton cœur deux parts, et peut-être de ne pouvoir les faire égales.

Mercredi.

Toujours la pluie. Nous vivons resserrés, notre âme manque d'air. Je crains que mon Jean ne s'ennuie.

Il a par moment des silences qui me font mal. Je tâche de maîtriser le tremblement de ma voix, je lui demande : A quoi penses-tu ? Il ne me répond pas, il détourne la tête. Et une gêne lourde entre nous s'abat, comme si chacun nous avions une pensée que nous n'osions pas nous dire.

Pourtant tout cela est encore du bonheur puisque tu es là !

Jeudi.

Il m'arrive de lui prendre le front entre mes mains. Je regarde longtemps ses yeux, je me baigne dans leur lumière : c'est un or léger, vivant, mobile, comme le tremblement d'une goutte de soleil sur une feuille. Il y a au fond le regard droit d'une conscience. Ces yeux-là ne mentent pas. Ils ne peuvent avoir rien de caché pour une mère.

Samedi.

Voilà la grande, la dernière épreuve... Jean, mon Jean me quitte, mon Jean se marie. Ce n'est pas assez que son père m'ait repris son cœur, une autre, une femme m'arrache le dernier lambeau qui m'en restait encore... O mon fils ! je vais te perdre deux fois !

Il ne m'a pas dit cela brutalement d'ailleurs. Il m'a préparée presque tendrement, avec des ménagements dont je lui sais gré. Néanmoins, j'ai senti venir le coup. Quand l'horrible mot du départ fut prononcé, j'ai crié : " Je le savais ! " Je n'avais fait jusqu'ici que l'ignorer volontairement... Et ensuite il m'a parlé de cette femme... Une jeune veuve très riche, naturellement. Le père consent ; je le soupçonne d'avoir le premier conçu la pensée de ce mariage. On s'est rappelé que j'existais, il fallait bien que moi aussi je dise oui, pour les convenances.

Je lutte, j'essaye de combattre le sentiment de haine qui m'est venu contre cette femme. Je ne

puis... Ils se sont mis ensemble pour me voler mon enfant. Je sais à présent pourquoi, sur la pointe des pieds, la nuit, j'allais écouter. Si sa respiration n'avait pas cessé derrière la porte.

Mon Dieu! mon Dieu! Souffrirez-vous qu'une telle chose soit? Est-elle seulement possible?

... Le matin va paraître. Je n'ai pu fermer les yeux. Il dort d'un sommeil heureux, profond, tandis que mes entrailles saignent, saignent.

Pardon! pardon! cher enfant! Je n'ai peut-être que l'égoïsme de l'amour!

Lundi.

Tout est consommé. A quoi bon continuer ici ces paroles de mon âme à mon âme? Je n'espère plus même qu'il les lira un jour. Dormez donc repliés dans ces feuillets, restez ensevelis à jamais, mes bonheurs et mes tristesses!... Et toi, chère maison désolée, où la joie n'apparut qu'un jour, clos tes portes, demeure fermée sur le souvenir de celui qui est parti. Il n'y a plus ici qu'une très pauvre vieille femme, une mère orpheline de son enfant.

Camille Lemonnier.

L'IDÉAL DE L'ARTISTE.

" PARLE ! "

" Et maintenant, parle !..... " s'écriait Michel-Ange, en terminant son admirable Moïse...

Voici une œuvre d'art d'un autre genre, un instrument auquel on a réussi à donner quelque chose comme une âme, au point que l'artiste se croirait en présence d'une personnalité vivante... et des plus sympathiques.

Son nom est " Piano Pratte."

Pour le pianiste à l'imagination poétique, il est tour à tour l'interprète de la pensée, l'organe du sentiment aux mille nuances qui *parle* et *chante* sous les doigts.

Et mieux encore, c'est le causeur intelligent avec lequel l'artiste se sent en verve; c'est le confident auquel il aime à communiquer ses impressions, qui l'inspire à son tour, excite son enthousiasme, et sait prêter à ses accents une expression plus intense, une voix plus pénétrante... N'est-ce pas là le piano idéal?

V. A. C.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

JOSEPH CONTANT

PHARMACIEN

1475 Rue Notre Dame, - MONTREAL.

Parfumeries, articles de toilette, produits chimiques, Médecines Brévétées, etc.

Ordonnances de Médecins préparées avec soin et avec les drogues les plus pures.

Le département des ordonnances est sous le contrôle immédiat de licenciés en pharmacie.

Hotel Victoria . .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains, etc., etc.

PRIX MODERES.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicier.